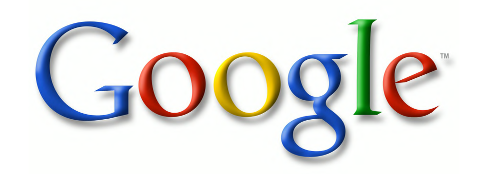
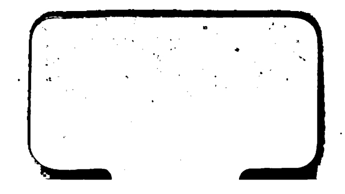





DUM SPIRO SPERO



HISTOIRE
DE

MADEMOISELLE
CRONEL
DITE
FRETILLON,

Actrice de la Comédie de Roüen.

Ecrite par elle-même.

TROISIÈME PARTIE.

A LA HAYE,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXXIII.



AVANT-PROPOS.

C'*Est moi, mon cher Lecteur, qui parois de nouveau sur la Scéne du Monde. C'est* FRETILLON, *ce petit Etre Comique, qui vous divertit l'année derniére, par le recit de ses fretillantes Avantures. Je me flâte que toutes les jolies choses, que je vais raconter, ne vous amuseront pas moins, que celle que je vous débitai dans ma premiére Partie.*

Vous verrez dans celle-ci, ce même goût des Plaisirs, cette Galante vivacité dans les Fêtes de Cithére, ce penchant déterminé pour l'amour, & rafiné par une délicate volupté.

On a blâmé quelques expressions peu gazées

 dans

dans ma premiere Partie. Cher Lecteur, je suis d'un caractére pacifique, & je ne veux point m'attirer d'afaires avec vous; mais aussi soïez équitable; ne me condannez pas sans m'entendre. Pourrez-vous m'en faire un crime, lorsque je vous jurerai, par la Divine Thalie, & la Galante Laïs, que je parlois mon langage naturel? Oüi, cher Lecteur, je rendois mes pensées par mes expressions ordinaires. Ma bonne Maman m'avoit élevée dans cette façon de parler. Les entretiens de M. l'Intendant, & les conversations de mes autres Adorateurs, m'y avoient fortifiée & perfectionnée. Cette maniére d'écrire, que vous prétendez licentieuse, ne doit plus vous surprendre: élle partoit d'une plume, guidée par un esprit formé dans ce genre. Je croïois tout Lecteur dans l'habitude de penser & d'écrire comme moi; éfet du préjugé, reçu par mon éducation & le commerce de ceux avec qui j'avois vécu jusqu'alors. L'expérience me désabuse; je sens que je m'étois trompée en partie. L'esprit aime à saisir certaines choses; l'imagination s'en ocupe agréablement; mais on veut un ménagement dans la maniere de les rendre. Je consens à l'observer: on y perdra peut-être. Mon naturel forcé, pour me prêter à la délicatesse du siécle,

jétera

jétera des ombres sur les plus jolis traits de ma vie, qui seroient plus interressants, si je les laissois dans tout leur jour. On ne s'en prendra donc point à moi, si je me rends moins inteligible : au contraire, on dévra me savoir gré de la complaisance que j'aurai de me géner pour plaire. Si par hazard je m'échape encore, mon excuse est dans la force de ce même naturel.

Pour me justifier à ceux qui ont été blessez de quelques expressions de ma premiere Partie, ne pourrois-je pas m'apuïer par des exemples? Non, me dira-t'on, les mauvais modèles ne rendent point excusable; ceci est plausible. Mais jé puis alléguer que les Auteurs qui pouroient me servir d'autorité, ne tiennent leur réputation que des licences semées dans leurs Ouvrages. Le goût, sans doute, étoit diférent pour lors; & leurs écrits ne conservent encore aujourd'hui leur crédit dans la République des Lettres, que parce que l'on est dans l'usage de respecter ce qui fut aplaudi par l'Antiquité.

Si quelque Lecteur cependant trouve ces exemples admissibles, il voudra bien que je le renvoie, pour ma justification, à la Pré-

 face

face d'une petite brochure, qui a pour titre, Seconde Partie des Mémoires de Mlle. Fretillon; *ouvrage assez bien écrit; mais qui, par une justice du Public, en a été fort mal reçû. Il s'est révolté de ce que par une imitation manquée de mon caractère & de mon stile, on lui presentoit, pour la véritable, une Fretillon imaginaire. Il me seroit inutile d'annoncer que je la desavouë, & que tous les faits me sont étrangers. Les moins atentifs ont reconnu d'abord que cette Fretillon étoit un ouvrage de fantaisie.*

Quatre motifs déterminent ordinairement la plûme d'un écrivain; sa gloire, l'amusement, & l'instruction des Lecteurs, ou son intérêt propre. Je ne puis trop pénétrer celui qui a engagé mon Continuateur à la suite de mon Histoire. Je ne suis point un sujet assez connu, pour qu'il ait été touché par la gloire. Il auroit pû trouver dans son esprit d'autres moiens d'amusemens pour le Public; je laisse au Lecteur à décider si ma vie & mes mœurs sont une loüable matiére d'instruction. Le motif d'intérêt paroit celui sur lequel je dois m'arrêter plus volontiers; ma premiére Partie avoit fait bruit

dans

dans le monde; l'aigreur même des Critiques lui avoit donné de la réputation; plus d'un Libraire en desiroit la suite, & paroissoit disposé à en traiter assez noblement. Ces raisons étoient assez déterminantes pour un Auteur, dont la misére ou l'avidité taille la plûme.

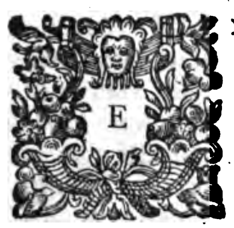
Je ne lui sais point mauvais gré de m'avoir historiée par cette raison: un bon cœur doit être charmé de se trouver l'occasion des avantages d'autrui; mais j'ai été choquée des traits qu'il a lancez sur deux personnes, dont les mœurs sont peut-être contraires à l'idée qu'il en veut donner au Public. Je suis très-fachée qu'il ait emprunté mon nom, pour verser son fiel sur l'Avocat & la femme nommez dans son Ouvrage.

L'épisode de Fanchon renferme encore une odieuse satire, qui m'a révoltée. Quoique galante, & Comédienne, je révére tout état, & tout caractére respectable. J'use amplement des priviléges de mon état, j'en conviens: la vivacité de mes sens m'a presque toujours soumise à mes désirs, c'est une vérité; mais en suivant mes penchants, le plus rigoureux Casuiste ne me trouvera coupable que

de foibleſſe; je laiſſe aux femmes à décider s'il eſt aiſé d'en être exempte, & ſi je n'ai que le ſexe de commun avec elles. Le miſtére, un dehors impoſant, la diſcrétion des Adorateurs favoriſez, ſont pour pluſieurs un épais rideau, ſous lequel eſt caché ce qui pouroit former, entr'elles & moi, un aſſez juſte parallele. J'aime mieux entrer en matiére, que de m'étendre ſur cette comparaiſon; j'ennuierois mon Lecteur, qui par ſa propre expérience, en connoit toute la juſteſſe.



HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
CRONEL,
DITE
FRETILLON.
TROISIEME PARTIE.



XPRIMERAI-JE, comme je l'ai ſenti, tout ce qu'il y a de charmant dans les douceurs d'une réconciliation ſincére avec un objet aimé. Non, je ferois un inutile eſſai. Je laiſſe à l'imagination du Lecteur le ſoin de ſe repreſenter tous les tranſports qui m'agitérent en revoïant mon cher Ridhilles auſſi tendre qu'il étoit avant notre re-

froidissement. J'oubliai tous les outrages qu'il m'avoit faits. Je perdis tout mon ressentiment, dans les bras de ce cher Coupable. Nous nous jurâmes une constance éternelle. Nos caresses interrompoient nos sermens, & nous les renouvellions ensuite, avec la plûs ardente vivacité. Nos regards embrasez portoient, chaque instant, de nouveaux feux dans nos ames. Tous nos moindres mouvemens ressentoient l'amour. Nos mains entrelassées se pressoient. Nos yeux fixés l'un sur l'autre, disoient mille choses tendres. Oubliez, perdus dans nous mêmes, nous ne fîmes point attention que ma Mere reviendroit incessamment. Elle arriva en éfet, suivie de deux jeunes gens, qui lui avoient demandé permission de faire aporter à souper au logis. La frugalité forcée, dans laquelle nous vivons depuis quelque-tems, ne lui avoit pas permis de les refuser. La vûë de Ridhilles, dont nous avions soufert tant d'ofenses, & contre qui elle me croïoit justement irritée, la surprit. Ma bonne Maman, peu modérée, passa dans l'instant de l'étonnement à la colére, qui dura peu. La fureur lui succéda. „Monstre, „ lui dit elle, en s'armant d'une cafetiere, „ qu'elle trouva sous sa main, que viens-

tu

„ tu faire ici? Miſérable, continua-t'elle, en lui faiſant voltiger la caſétiere à la tête, dont cependant il ne fût point ateint; „ voi- „ la pour avoir voulu deshonorer une hon- „ nête maiſon, où l'on vit tranquilement „ de ſes petits talens. „ Une longue ſui- te d'épitétes, dont elle uſoit fréquemment, ſuivirent cette douce apoſtrophe. Pendant que les deux jeunes gens, témoins de la ſcéne, la retenoient pour empêcher de nou- velles violences, je lui reprochois ſon em- portement aſſez haut, & d'une façon où le reſpect dû à la qualité de Mere n'étoit pas très-rigidement obſervé. Ridhilles aïant évité la cafetiere, ſentit bien qu'il y à des femmes avec leſquelles il ne faut pas tenir à rigueur ſur certains procédez. Il n'y répondit que par une raillerie. „ Elle „ eſt charmante en tout, lui dit-il en s'a- „ vançant vers elle; qu'elle eſt aimable! un „ petit air ému lui ſied à merveilles. „ Ma très chere Mere ne trouva pas cette i- ronie de ſon goût. Elle chercha des yeux la pêle à feu. Il prévint ſon deſſein, en ſaiſiſſant ſes mains, & lui tint ce diſcours, qui ramena la paix.

„ Pétulente Maman, dit-il, je ne veux „ point entrer en explication dans ce mo- „ ment, ſur les raiſons qui vous ont ob-

„ ligée de me faire cét acueil caressant.
„ Votre bile mutinée vous ôte à present
„ la libérté de raisonner, sans prévention,
„ sur nos démêlez. Permettez que je sou-
„ pe ici avec ces Messieurs; voilà dix
„ loüis que je vous donne pour augmen-
„ ter la bonne chére; je vais envoïer cher-
„ cher douze bouteilles de vin de Cham-
„ pagne; à table, le verre à la main, pai-
„ siblement & sans chaleur, nous régle-
„ rons nos petites contestations. „ Il ne fut jamais de plus subite métamorphose; la furie disparût, & fit voir en sa place la douceur & les graces. Les yeux de ma chére Maman s'adoucirent; je vis renaître sur son visage ce vieux reste d'atraits, qui ne la laissoit point sans Adorateurs. „ Fri-
„ pon, repliqua-t'elle d'un air afable, en
„ recevant les dix loüis, vous abusez de
„ la bonté de mon cœur; parce que vous
„ savez que je ne saurois prendre sur moi
„ de me facher contre vous; vous cher-
„ chez à me donner un ridicule dans le
„ monde, & à repandre dans le Public
„ de fort vilaines histoires sur mon
„ compte. Ma chere fille, cet enfant,
„ formée par mes principes & mes leçons,
„ s'est vûë même le plastron des traits de
„ votre malignité. Cette jeune innocen-
„ te, que mon exemple a fortifié contre
la

„ la corruption du Théâtre, a ſoufert dans „ ſa réputation par les ſaillies de votre „ mauvaiſe langue. Ridhilles, pourſui- „ vit-elle, avec un gratieux gémiſſement, „ ſi j'ai ſorti de mon caractére, par la „ petite vivacité qui m'eſt échapée, vous „ n'en devez point être ſurpris : l'hon- „ neur eſt un treſor que l'on ne laiſſe „ point arracher patiament, quand on n'a „ rien à ſe reprocher.

Je me fis de rudes violences, pour ne pas éclater de rire à ce diſcours. Ce panégirique de mon innocence, dans la bouche de ma Mere, me parût tout-à-fait comique. La hardieſſe de mes eſſais ſur la volupté, avec M. l'Intendant, dont elle avoit été témoin, étoient le fondement, ſans doute, de ſon apologie de mes mœurs. Mon Amant feignit politiquement d'être bien convaincu de l'honnêteté de ſa conduite & de la mienne. Voïant ma bonne Maman apaiſée, il voulut ſe juſtifier & entrer en explication, mais elle l'arrêta preſqu'auſſi-tôt. „ Oublions le paſſé, re- „ prit-elle, mon cher ami, „ en balotant avec une feinte diſtraction les dix loüis qu'elle avoit dans ſa main, „ vous venez „ de vous exprimer avec une éloquence „ ſi perſuaſive, que je doute à preſent que vous

„ vous soïez l'auteur de tous les vilains
„ contes que l'on a fait sur ma fille & sur
„ moi; ou je pense que si vous y avez eu
„ quelque part, les mauvais conseils vous
„ ont séduit. Ah! „ continua-t'elle, en haussant la voix & d'un ton plus qu'émû,
„ c'est ce gredin de Philosophe qui vous
„ a poussé à noircir ma réputation, qui ne
„ pouvoit être attaquée que par les sugge-
„ stions de cét esprit infernal & diaboli-
„ que. „ Le souvenir de ce personnage réveilla son humeur colérique, que le pouvoir de l'or seul avoit été capable d'assoupir. En stile choisi des halles, elle commença un morceau d'éloquence à la gloire du Philosophe, où la richesse d'expression eût trouvé plus d'un admirateur chez les Grenadiers de l'armée. Ridhillés arrêta le flux de sa volubilité, en la faisant appercevoir, par une fine plaisanterie, qu'elle sortoit de nouveau de son caractére. „ Il est
„ vrai, lui dit-elle, que je m'écarte de ma
„ douceur naturelle, & que je me suis
„ servie de termes contraires à la décence
„ de mon sexe; mais, continua-t'elle, la
„ nature des outrages, que j'ai reçus de
„ ce.... „ Un gros mot lui échapa; c'étoit une épitete, dont fut décoré le nom du Philosophe, qu'elle cita. Elle alloit poursui-

ſuivre rapidement dans le même goût; mais dans l'inſtant on ſervit le ſouper, commandé par les jeunes gens, qui étoient entrez avec elle. La vûë de deux ragoûts de bonne mine, lui fit perdre le fil de ſa per-oraiſon où elle alloit entrer. Sa fureur céda à une gloutonne ſenſualité, qu'elle s'empreſſa de ſatisfaire. Nous nous mîmes à table, tous diſpoſez à nous amuſer. Carlerio & Bertides (c'eſt ainſi que je nommerai les deux Convives) étoient vifs, enjouez, & tous deux de la connoiſſance de Ridhilles. Une Comédienne, qui avoit un apartement dans le même logis, attirée par le fumet d'un excellent rôt, que l'on ſervit après les ragoûts, vint, ſous le prétexte d'une viſite familiére, partager nos plaiſirs. Nous la reçûmes, avec d'autant plus de joïe, qu'il nous manquoit une femme, pour ocuper nos trois Cavaliers, ſans partage. Elle eût tous les ſoins de Carlerio; Bertides s'acommoda de ma chere Maman; & je fûs l'objet de toutes les attentions de Ridhilles. Son vin de Champagne étant arrivé fort à propos, j'en fis les honneurs. Chanſons badines, raſades fréquentes, tranſports galants, jolis propos, variérent nos petits amuſemens. Cette partie fût d'autant plus charmante, que l'on

l'on y remplit exactement les devoirs civils de la société. Quand le mousseux obligeoit les Dames à quelque sortie nécessaire, son Chevalier la conduisoit galament dans un cabinet voisin, sans la quitter. Ceux qui restoient à table, ocupez d'eux mêmes, n'avoient point d'inquiétude sur la longueur de la disparition.

Vers les trois heures après minuit, nous tombâmes dans ce desordre charmant, dans cette aimable confusion, qui régnent ordinairement après les repas. La froide raison s'éclipsa. Nous aurions pû nous borner à ce degré; mais ma Mere proposant encore deux heures de table, qui furent acceptées, se fit verser du vin: nous l'imitâmes. Le jugement se perdit bien tôt dans les vapeurs du Champagne; lui seul dicta nos discours; nous parlâmes tous très-haut, & sans nous entendre. Ce tumulte cessoit par intervalles; dans un doux silence, nous nous livrions aux tendres mouvemens de nos cœurs. L'amour lui-même vint présider à la fête; & d'un coup d'aîle, aïant éteint les bougies, il nous inspira de célébrer dans l'ombre de nouveaux mistéres. Le jour nous surprit dans l'ardeur de nos transports. Quel spectacle s'ofrit à nos yeux! le Cabinet de Paphos ne

pré-

présente rien de plus frapant. Nous formions un tableau, d'autant plus admirable, qu'il étoit varié par les plus élégantes attitudes. Ma Mere, dans les bras de Bertides, en faisoit une partie distinguée. Nos regards se plûrent quelques momens dans ce coup d'œil. Enfin les draperies tombérent par la lassitude des personnages, qui ne pouvoient plus les soutenir. Les beautez principales étant ainsi voilées, le tableau prit une face trop ordinaire pour nous y arrêter davantage ; nous nous séparâmes. Après le départ de Ridhilles, je fus me livrer aux douceurs du sommeil; ma Mere prit le même parti. A mon réveil, je la trouvai dans ma chambre, plus parée même qu'à son ordinaire; elle atendoit Bertides, qui lui avoit promis de revenir. Aïant pris du goût pour lui, elle cherchoit à lui plaire. Le seul motif de s'amuser, sans viser à l'intérêt, l'engageoit à s'atirer ses complaisances, Bertides étoit au service du Roi, & ma Mere n'ignoroit pas que rarement un Oficier se constituë en dépense pour des femmes de sa classe. D'ailleurs elle commençoit à se rendre justice : son miroir, en lui reprochant la décadence de ses charmes, lui disoit qu'il étoit trop heureux pour elle de trouver

des Amans au pair. Bertides lui tint parole, & ne tarda point à se rendre au logis, avec Carlerio. J'étois encore au lit. Ce dernier entra familiérement dans ma ruelle, tandis que son Ami, pour préluder, régaloit ma Mere d'une chanson convenable à la dignité des personnes & du lieu. Je m'étois aperçûë le soir précédent, que Carlerio m'avoit lorgnée souvent à table, & qu'il avoit envié le sort de Ridhilles. Par son début, en s'aprochant de moi, il me confirma dans cette idée. Je ne peux expliquer ce début, sans m'échaper à quelque licence que j'ai promis d'éviter. Pour cette raison je dirai simplement, que, sans s'écarter jusqu'à l'essentiel, il profita des facilitez que lui permétoit la situation où j'étois. Je n'eus pas la force de me facher; les graces avec lesquelles il agissoit m'ôtérent toute envie de me mettre en colére. Assez satisfait du petit badinage que j'avois toléré, il fut moins mutin. Liant alors une conversation tranquile, il m'aprit qu'il voïageoit depuis sa premiere jeunesse, & qu'il étoit arrivé depuis peu de la Côte de Guinée. Etant née curieuse, je lui fis beaucoup de questions, auxquelles il répondit en voïageur. Il me parut que son imagination brodoit joliment

sur

ſur la vérité. De la narration des païs qu'il avoit parcourus, il paſſa, ſans interruption, à l'hiſtoire particuliére de ſes bonnes fortunes, chez les beautez d'Afrique. Le Commerce de Négres qu'il avoit fait en Guinée lui avoit donné un libre accès à la Cour du Roi de Maroco. Ce Grand Monarque, Souverain de plus de quinze 100. lieuës de païs (comme me l'aſſura Bertides) avoit une fille d'une beauté achevée, qui faiſoit l'objet des deſirs de tous les jeunes Princes voiſins de ſes Etats. Dans l'enthouſiaſme où le jetta le détail des graces de la Noire Alteſſe, je vis le moment où il alloit les comparer à mes charmes, autant pour flâter ma vanité, que pour m'en donner une haute idée. Ou, peut-être établiſſoit-il ſecretement ſa comparaiſon ſur ma peau un peu rembrunie, qui pouvoit, dans ſon eſprit, ſoufrir un raport aux atraits de la Princeſſe. Il me fit cependant grace du parallele. Après avoir tâché de me la peindre, il me confia le ſecret d'une intrigue galante qu'il avoit euë avec elle, & les précautions dont il s'étoit ſervi pour ne pas commêtre la réputation de la tendre Alteſſe. Après cette confidence, il parut de nouveau s'aplaudir de ſa conquête, par un regard de complaiſance

ſur lui-même. Le ſouvenir de cette auguſte beauté l'aïant émû, il eſſaïa de m'atendrir, & cela avec une audace qui n'eſt familiére qu'à ceux que d'anciennes bonnes fortunes du premier ordre font agir avec aſſurance.

Ce qui je devois à Ridhilles ne pût arrêter les éfets du tempérament. L'image de ce cher Amant ſe trouva chifonnée dans mon cœur par agitation des ſens. Je combatis encore; mais preſſée, de plus en plus, par le Séducteur de la Princeſſe de Maroco, ſa victoire me parût peu équivoque. Voulant cacher ma défaite, j'avançai ma main, tremblante d'émotion; je tirai le rideau de mon lit, afin d'examiner ſi ma Mere étoit aſſez ocupée de Carlerio, pour ne pas s'aperçevoir de ce que méditoit l'enflâmé Bertides. Le point de vûë, dont je fus frapée, précipita le moment de ſon triomphe. Ma chere Maman, avec Carlerio, répétoit un acte du triolet amoureux, que nous avions repreſenté la veille. L'empire des modèles me ſoumit, & me cauſa un tranſport de goût, qui me fit joüer mon rôle, avec une vivacité qui ſurprit Bertides. Mais, ô deſtin! implacable deſtin! tu avois prononcé qu'au milieu des plaiſirs je ſerois frapée

pée de tes plus rudes coups. Dans le morceau le plus intéreſſant de la ſcéne, lorſqu'avec rapidité nous avions exhalé tout le feu du premier mouvement, & que nous exprimions ſur un ton d'élégie notre atendriſſement, par des mots interrompus & par des ſoûpirs, un Acteur parut, qui forma un coup de Théâtre dont je frémis encore. Ce fut Ridhilles, qui étant entré dans ma chambre, où il ne me vit pas, avoit penſé que je dormois encore, & s'étoit aproché de mon lit. En ouvrant le rideau, il me ſurprit dans une ſituation qui m'ôtoit tout moïen de me juſtifier. La fureur s'empara de ſon ame & lui fit vômir un torrent de jolies choſes, dans lequel la vérité ſe plût à tracer mon portrait au naturel. L'Amant de la Princeſſe de Maroco, ſans ſonger à réparer le deſordre de ſon ajuſtement, tira ſon épée, pour réprimer les bruſques ſaillies du jaloux Ridhilles. „ Arrête, inſenſé! m'é-
„ criai-je, en adreſſant la parole à Bertides, tremble! crains l'horreur des François! ſi par une nouveauté révoltante tu viens enſanglanter le Théâtre. Aprends que leur reſpect pour le fameux Corneille, ne pût pas étoufer leur mépris pour le brutal Horace. „ Modéré

 par

par cette ſage remontrance & cette docte alluſion, il alloit rengainer, ſi Ridhilles, qui n'avoit pu ſe voir ataqué impunément, n'eut fait briller ſon fer à ſes yeux. Mes fiers Adorateurs, placez des deux côtez du lit, ſe portérent des bottes redoutables. Mes draps, en un inſtant, furent couverts de mes rideaux, qui voloient en piéces. Ma Mere acourant à ce bruit, ne vit point leur deſtruction ſans friſſonner. Carlerio ſe jetta ſur Bertides, & je me ſaiſis, avec ma chere Maman, de ſon jaloux Rival. Nous n'y parvinmes point ſans être moleſtées. L'incarnat des jouës de ma très chere Mere fut relevé d'un nouvel éclat, par les mains de Ridhilles; & ma gorge, agitée des mouvemens que je me donnai pour l'arrêter, reçût quelque flétriſſure. A ce doux traitement, ma Mere devint un foudre bruïant : ſa fureur augmenta en voïant échaper, par la fuite, Ridhilles à ſa vengéance; il avoit fait ſigne à Bertides de le ſuivre. Carlerio nous quita, pour empêcher un nouveau combat. Je mis la tête à la fenêtre, afin d'examiner le train que prendroit cette afaire; les trois jeunes gens me parûrent conteſter dans la ruë avec chaleur. Carlerio ſembloit eſſaïer une conciliation entre les deux Rivaux. A l'air

de

de Ridhilles, je vis qu'il étoit le plus mutin, & le moins facile à se disposer à un accommodement. Je n'étois sensible pour lors qu'à la douleur de penser, que, selon les aparences, je perdois pour toûjours ce cher Amant; mais la vûë du Philosophe, que j'aperçûs de loin, m'acabla dans cette circonstance, d'une confusion inexprimable. A son aspect, mon premier mouvement fut de fermer la fenêtre & de me retirer dans ma chambre. Arrêtée cependant par le plaisir de voir Ridhilles, & par l'espoir de lui faire lire dans mes yeux mon amour & mon repentir, j'aimai mieux m'exposer à ce que la presence de mon ennemi capital avoit d'humiliant pour moi dans cette ocasion, que de me priver de voir l'aimable objet de mon rare atachement. Le Philosophe l'aïant abordé, démêla le trouble de son esprit, par l'altération de son visage. „ Qui cause donc l'é„ tat où je vous trouve, lui dit-il; vous „ êtes peu tranquile? „ Carlerio, qui connoissoit le Sage, prit alors la parole & lui raconta l'avanture que je viens de raporter. Après ce recitatif, où Carlerio plus d'une fois m'apostropha d'une façon distinguée, le Philosophe m'aperçût, en levant les yeux au ciel de compassion, sur

les nouveaux écarts de Ridhilles; j'avouë que je me sentis écrasée par un regard d'indignation qu'il me lança, puis baissant la vûë, & fixant son ami, il lui fit connoître le tort qu'il avoit de s'engager par un combat dans une afaire qui pouvoit avoir des suites, ou funestes, ou sérieuses. Les representations du Philosophe agirent sur son esprit. Carlerio n'eût pas de peine à déterminer le voïageur à la paix. Les deux Rivaux s'embrassérent; ils allérent tous souper chez un Traiteur voisin. Cette réconciliation consommée, j'entendis une expression du Philosophe, qui régala peu mon amour propre. „ Vous qui m'aviez „ juré que vous ne verriez plus cette pe„ tite créature, dit-il à Ridhilles, je vous „ trouve prêt à répandre du sang à son o„ casion. Quel égarement! O Ridhilles! „ si vous ne craignez pas la vengeance cé„ leste, que vous irritez par une intrigue „ de cette nature, considérez au moins le „ tort que vous faites à votre réputation. „ Jeune, aimable, riche, vous pouvez „ vous flâter d'un Mariage aussi brillant „ qu'avantageux; mais quelle Mere pour„ roit être empressée de vous donner „ sa fille, vous sachant livré à ce commer„ ce deshonorant? Pensez même que ces

vo-

„ voluptez infâmes ſufiſent pour vous fer-
„ mer la porte des Dignitez où vous pou-
„ vez prétendre, par le droit du mérite
„ & de la fortune. Je ſuis charmé, pour-
„ ſuivit-il, de cét événement, puiſqu'il
„ vous prouve combien cette petite fille
„ eſt mépriſable.„ Le pas grave avec le-
„ quel marchoit le Philoſophe, me donna
„ tout le tems d'entendre ſa morale & mes
loüanges. S'étant éloigné peu-à-peu, je
fus privée de la ſuite de ce beau diſcours,
qui redoubla ma haine pour ce Caton moderne. M'étant retirée de la fenêtre, je
m'abandonnài dans un fauteuil aux plus
triſtes réfléxions. Je tombai dans le plus
ſombre abatement; je pleurai de dépit &
d'amour. Mon imagination ne pouvant
ſoutenir la perte & le mépris d'un Amant
que j'idolâtrois; je murmurai contre mes
ſens; je fis des imprécations contre la nature, qui m'avoit donné un tempérament
ſéditieux, & dont la révolte atiroit ſur moi
l'horreur de mon cher Ridhilles. Mon
averſion pour le Philoſophe le chargea dans
mon eſprit de tout ce qu'il y avoit de funeſte pour moi dans cette avanture.. „ Sans
„ lui, ſans ſes impertinentes leçons, me
„ diſois-je, le goût du plaiſir l'eût peut-
„ être ramené dans mes bras, après quel-

„ ques reproches. Combien d'Amans, & „ d'Epoux même, ont, avec le tems, par„ donné des infidélités qui n'étoient pas „ moins certaines. Mais, hélas! pour„ ſuivai-je, la ſévérité du Sage lui peindra „ ma perfidie, avec des couleurs qui l'é„ loigneront de moi pour jamais.„ Cette idée, qui réſida long tems dans mon eſprit, me cauſa un redoublement de fureur contre cét odieux perſonnage. Je fus ſaiſie d'un tranſport, qui me fit contre lui faire à l'inſtant une évocation de toutes les Divinitez Infernales. Je crûs être entenduë du Tartare. Un bruit, qui frapa mes oreilles, me fit trembler: une figure, que je pris d'abord pour un Démon, le preſenta devant moi. Le plaiſir que produit une vengeance aſſurée, ſe gliſſa dans mon cœur malgré mon fremiſſement. Me croïant protégée des Enfers, j'alois demander le ſang du Philoſophe, lorſque dans ce prétendu Démon, je reconnus ma Mere. Occupée de ma douleur & de ma rage, je ne l'avois point aperçûë couchée ſur mon lit, où elle s'étoit jetée pour digérer l'afront qu'elle avoit reçû de Ridhilles. Une fureur convulſive lui avoit ôté juſqu'alors l'uſage de la voix. Le deſordre de

ſes

ſes eſprits, un peu calmé par le tems, elle s'étoit levée ſans m'aperçevoir.

Se croïant ſeule, ou plûtôt ſa fureur la rendant aſſez diſtraite pour ne pas aperçevoir, elle commença un Monologue, où les beautez les plus frapantes de la Langue Françoiſe furent magnifiquement expoſées. (Je donnerai quelque jour au Public le Recueil de termes nouveaux dont elle ſe ſervit; ce qui poura former un Dictionnaire à l'uſage des Dragons.)

J'étois trop enchantée de l'élégance de ſes expreſſions pour l'interrompre. Ce beau diſcours roula d'abord ſur les moïens de ſe venger de l'outrage que lui avoit fait l'impoſition des mains de Ridhilles. Je découvris toute l'activité de ſon imagination, dans les divers projets qu'elle forma contre lui. Connoiſſant ſon impuiſſance pour leur éxécution, je n'en fus point allarmée. J'arrêtai cependant ſa volubilité, lorſque dans la ſuite je vis que ſa langue s'échapoit à des écarts ſur moi-même. Ne me croïant pas ſi près d'elle, elle ne m'épargnoit point dans ſon fougueux Solicoque, & elle ſe propoſoit de me faire païer chérement le nouveau coloris que Ridhilles avoit apliqué, ſans pinceau, ſur ſon viſage. Cette injuſtice me déplût, & je

je me trouvai tout-à-fait choquée, lorſque, ſans aucun ménagement, elle m'apoſtropha plus d'une fois d'une maniére fort indécente. Ma chienne, qui avoit nom tigreſſe, l'écoutoit. Ce petit animal, trompé par le raport des terminaiſons, japa, branla la queuë, & s'élança vers elle.

Révoltée, par un titre que je ne méritérai jamais, je lui dis fiérement de corriger ſon langage. Ma très-chere Mere, qui ne cherchoit qu'un objet ſur qui elle put verſer ſa bile enflâmée, reçût un doux ſoulagement en me voïant ſi près d'elle. Un ſouflet ſuccéda rapidement à ſon premier coup d'œil ſur moi. Je ne ripoſtai point. Je ſuis trop bien née; mais je me retranchai derriére un fauteuil, d'où, comme d'un poſte avantageux, je bravai les mouvemens qu'elle ſe donna pour fondre ſur moi. Dans ce retranchement, je lui tins quelques diſcours dont l'aigre ironie l'ofenſa. Ma très chere Mere, bleſſée de l'irrévérence de mes propos, pour me punir, forma réguliérement ſon ataque. A l'abri de fauteuil, que je lui preſentois toûjours en face, je parai pluſieurs coups d'un bâton qu'elle avoit ſaiſi. Voïant enfin que je ne pouvois tenir long-tems ſans tomber à ſa diſcrétion, je réſolus de terminer

le

le combat par un moïen qui me réussit. Je fis crouler mon rempart sur ma chere Maman. La chute du fauteuil l'aïant renversée, ses cris m'anoncérent que prudement je devois battre en retraite. Aïant descendu légérement l'escalier, je fis plus de mille pas dans la Ville sans prendre aucun parti. J'y trotois en diligence, au hazard. La crainte d'être poursuivie de ma très-chere Mere, étoit l'éperon qui me piquoit. Lorsque je me crus en sûreté, je raisonnai avec moi-méme sur ce qui me convenoit de faire dans ces circonstances. La nuit qui s'aprochoit me pressoit de me déterminer au choix d'un azile. Vénus m'inspira d'en chercher dans ses Temples Publics. Mon zèle connu pour ses Autels; l'amitié d'une illustre Prêtresse, m'étoient un sûr garant que l'on m'y recevroit avec plaisir. Cependant je rejetai l'inspiration, par un motif politique. Je craignis que mes ennemis, atentifs à tout ce qui pouvoit me mortifier, ne fissent passer cette démarche pour un crime. La Déesse, comme ailleurs, est à Roüen très-religieusement adorée; mais, de même qu'à Paris, l'hérésie y divise ses Adorateurs. Les uns regardent Vénus comme une Divinité domestique, & la mettent au rang des Dieux

Pé-

Pénates. Ceux de ce ſentiment l'encenſent en ſecret. Dans leur apartement, l'ocaſion dreſſe l'Autel; &, ſans témoins, ils ſacrifient. Leur parti eſt le plus puiſſant & le plus reſpecté. Les autres s'aſſemblent : les cérémonies ſont publiques entr'eux; ſans miſtére on chante les loüanges de la Déeſſe; ſouvent ſur le même Autel, & dans le même inſtant, on ofre plus d'un ſacrifice. Cette derniére ſecte eſt peu conſidérée; le mépris même dont on l'acable, l'afoiblit de plus en plus. Elle n'eſt aujourd'hui compoſée que d'une jeuneſſe oiſive, & de quelques vieux opiniâtres, retenus par l'habitude.

La peur d'être découverte, en rendant un culte public, m'arrêta. Jalouſe de conſerver les foibles reſtes de ma réputation, je n'oſai me déclarer autentiquement pour un parti difamé; & je cherchai dans mon eſprit une retraite qui ne pût donner lieu à mes ennemis de me noircir dans le monde. Après avoir examiné, ſans prévention, les mœurs des perſonnes de ma connoiſſance, chez qui je pouvois demander librement un azile, je crus me mettre à couvert de toute médiſance, en me retirant chez Ton-ton, premiére Danſeuſe de la Comédie. Cette fille, après un

long

long cours de galanterie éclatante, s'étoit jetée dans une eſpéce de réforme. Elle avoit abjuré ſincérement le culte public, pour brûler un perpétuel encens ſur un Autel Domeſtique, qu'elle avoit érigé dans une petite maiſon écartée. Deux ſeuls Amans, qui vivoient par ſes ſoins dans une douce intelligence, y ofroient ſans éclat avec elle de fréquents ſacrifices. L'un ſe chargeoit de la dépenſe & de l'entretien; & l'autre étoit, ce que nous apellons parmi nous, le Greluchon. Sûre que la critique ne pouroit rien contre moi, auprès d'une fille, dont la conduite étoit auſſi réguliére, je me rendis chez elle. La vertueuſe Tonton me reçût, en me donnant des marques obligeantes d'une tendre amitié. Lorſque je l'eus informée de la petite diſcuſſion que j'avois euë avec ma chere Maman, elle m'aſſura que je pouvois demeurer auſſi long-tems qu'il me plairoit dans ſa maiſon, & me laiſſa la liberté de recevoir, dans la chambre qu'elle me deſtinoit, tous ceux qui me feroient plaiſir. Ce procédé pôli atira, de ma part, des proteſtations d'une vive reconnoiſſance. Cette Danſeuſe joignoit beaucoup d'expérience à un trèsgros bon ſens, orné d'eſprit. Elle blâma l'emportement de

de ma chere Maman, & me conſeilla fort ſagement de ſecouer le joug de ſa dépendance. Elle avoit été, comme moi, ſoumiſe au pouvoir d'une Mere, dont la dure ſocieté l'avoit révoltée; mais qu'enfin, par des meſures ſages, elle avoit miſe ſur le ton de n'entrer d'aucune maniére dans le détail de ſes amuſemens; & ſurtout d'entretenir le Paix, par une déférence docile. Ce raport de mon état preſent à ſa ſituation paſſée, me fit écôuter ſes avis avec une extrême atention. La raiſonnable Ton-ton fut mon guide, pour parvenir à l'indépendance où j'aſpirois. Dès le lendemain, ſuivant ſes conſeils, je fis dire à ma Mere qu'elle ſe diſpoſât au partage des meubles, dont je conſentois à lui laiſſer une moitié, & que je voulois, dans l'inſtant, mes robes & mon linge. Sa réponſe fut au moins auſſi ſéche que ma propoſition. Dans le conte fidèle que m'en rendit celui que j'avois emploïé à ce meſſage, je démêlai un caractére d'aigreur qui sembloit dériver de la chute du fauteuil. Outre le refus, mon Commiſſionnaire eſſuïa des menaces, qui auroient été ſuivies d'efets s'il ne ſe fut retiré précipitament. Ton-ton avoit prêvû, comme moi, que ma très-chere Mere ne ſatis-

tis-

tisferoit pas à ma demande; & ſur cela, elle établiſſoit le ſuccès de ma ſéparation. Devant repreſenter le même jour dans une Piéce nouvellement miſe au Théâtre, j'écrivis au Directeur de la Troupe, que je ne pourrois me rendre à la Comédie, parce que je manquois de tout ce qui m'étoit néceſſaire pour paroître en Public. Je l'informai ſommairement, qu'aïant été maltraitée par ma Mere, j'avois pris un apartement chez la premiere Danſeuſe. Le Chef Comique vint m'y voir au plutôt. Craignant de déplaire aux Spectateurs, en ne donnant pas la Piéce anoncée, il ſentit qu'il étoit intéreſſé lui-même à me faire rendre mes habits. Seule, en poſſeſſion de mon Rôle, je ne pouvois être remplacée. Sans beaucoup s'arrêter à examiner l'éxagération que je lui fis des mauvaiſes façôns de ma chere Maman, il fut la trouver, pour la contraindre à me remettre tout ce qui étoit à mon uſage. Elle voulut s'en défendre; mais les menaces d'emploïer l'autorité des Magiſtrats, Protecteurs des Spectacles, & de lui retirer ſon Emploi, l'obligérent à ceder. Le Directeur revint chez Ton-ton, ſuivi de ſon Valet, chargé de mes hardes, & autres bagatelles neceſſaires à la parûre

d'une Actrice. Je promis alors de me trouver au Théâtre comme à l'ordinaire. M'étant en éfet renduë a l'Hôtel de la Comédie, le premier objet qui me frapa, lorsque j'entrai dans le Chaufoir, fut Ridhilles. Il se contenta de païer d'un regard dédaigneux une très-profonde révérence que je lui fis. Malgré ce mépris, j'osai l'aborder & même lui parler; mais il m'interrompit d'abord par un seul mot, qui auroit fait japer une chienne tigresse, si elle eut été presente à cette afable réception. Je lui tournai le dos, & fus me faire habiller dans ma Loge. Lorsque je l'eus quité, il ne me vint point de réfléxions facheuses sur son acueil. Un air d'indiférence m'auroit plus allarmée, que le mépris & le dédain. J'avançois dans la connoissance du cœur, & sur-tout d'un cœur tendre. Les lumiéres que j'avois acquises m'assuroient qu'une tranquilité sereine dans un Amant trahi, & témoin de la perfidie, est une preuve qu'il est détaché de son Infidèle; & qu'au contraire, l'emportement & l'injure, sont presque toujours les marques d'une flâme outragée, mais qui n'est point éteinte. „Hélas! une douce réconcilia„tion succederoit-elle à sa fureur, disois-je, enflâmée par l'espoir de joüir

encore

encore des délicieux momens que j'avois coulé dans ſes bras? Quelles idées charmantes; quels voluptueux écarts n'ocaſiona point cette eſpérance! Je ne me flâtai cependant point avec excès. Je ſentis que Ridhilles ne reviendroit point à moi, par le mouvement d'un cœur tendre, où régne la délicateſſe avec l'amour, & que je ne dévrois ſon retour qu'à l'atrait du plaiſir. Convaincu par ſes-yeux de mon infidélité, je ne doutois pas qu'il ne m'eût ôté ſon eſtime, qu'un préjugé favorable m'avoit conſervée, malgré les raïons perçants que le Philoſophe portoit ſans ceſſe dans ſon eſprit ſur ma conduite. Et je ne me cachois pas que ſa prévention diſſipée, ne laiſſeroit plus ſubſiſter dans ſon cœur qu'un ſentiment nouri par le penchant à la volupté. Nécéſſairement obligée de renoncer à l'eſtime, je me bornai ſans peine à réveiller en lui ce dernier ſentiment; trop heureuſe encore ſi je pouvois rentrer en poſſeſſion de ce partage, que je trouvois, il eſt vrai, le moins délicat, mais le plus flâteur pour la nature de mes deſirs. Tonton, qui entra dans ma Loge, me trouva livrée à ces réfléxions, que je lui communiquai. Elle les apuïa, par tout ce que lui fourniſſoit ſa propre expé-

rience & le fruit d'une étude assiduë sur la Métaphisique de Cithère. Ses raisonnemens, soutenus d'une solidité de principes, fortifiérent mon espoir. „Deux „ puissances, me dit-elle, agissent dans „ le cœur d'un Amant; le tempérament, „ qui suscite les desirs, & les charmes de „ l'objet vers lequel ils se déterminent. „ Ces deux facultez concourent ensemble „ à former ce sentiment, que l'on apelle „ amour. Cét amour, je dis l'amour heu- „ reux, poursuivit ce galant Docteur, „ conduit l'Amant dans le sein du plai- „ sir. Il s'y plaît, il y nage, & les dé- „ lices qu'il y trouve le retiennent à l'ob- „ jet qui les lui fait goûter. L'amour, „ dans ce plaisir, trouve souvent son tom- „ beau. Le desir, excité par le tempéra- „ ment, subsiste seul dans le cœur des deux „ Amans. Ils demeurent cependant u- „ nis l'un à l'autre, parce qu'ils se de- „ viennent nécessaires pour le remplir. „ Leurs nœuds sont alors moins serrez „ par une véritable tendresse, que par „ l'habitude de courir ensemble dans la „ route du plaisir. Lorsque l'infidélité „ survient, continua la savante Ton- „ ton, l'Amant trahi murmure; mais „ c'est moins par une tendre délicatesse,

„ se, que parce qu'il en voit un autre „ partager avec lui les amusemens voluptueux qu'il croïoit goûter seul. Malgré son dépit, la vivacité du desir le pousse cependant toûjours secretement à l'objet, avec lequel il peut se satisfaire aisément. Efraïé par les soins que demande une autre conquête, & les obstacles qu'il y peut rencontrer; invité par l'image du plaisir qu'il se retrace, la volupté l'entraîne dans les bras de son Infidèle; la nécessité le contraint à dissimuler le souvenir d'un Rival favorisé, & bien-tot il se perd, si l'on daigne en faire le sacrifice à sa jalousie, ou sa raison, soûmise à l'intérêt du plaisir, lui fait colérer un partage qu'il ne peut empêcher. Ton-ton finit ce discours, en concluant que le jeune Rhidhilles reviendroit incessament dans mes bras chercher les délices de la volupté.

Les Savans ne concevant pas très souvent leurs propres idées, les envelopent dans une confusion de mots pour se rendre inintelligibles: par là ils persuadent, où croïent persuader au vulgaire, qu'ils ont une sublimité de connoissance. Le Lecteur simple, qui les comprend aussi peu qu'ils se sont compris eux-mêmes, raporte de bonne-foi, au

défaut de ses lumiéres, les obscuritez qu'il trouve dans les raisonnemens de ces prétendus doctes. Ton-ton, bel esprit, & savant dans son genre, les imitoit, en expliquant ses opinions. Je trouvois des ombres dans l'analise qu'elle venoit de faire. Quelqu'abstrait cependant que fut son raisonnement, je lisois quelque chose de sa justesse dans le fond de mon cœur. Je sentois qu'en faveur de mes desirs, je cacherois volontiers le dépit d'une perfidie, & que je ne serois point assez dupe pour laisser gémir le tempérament dans les fers d'une délicatesse chimérique.

Dans une situation d'esprit assez tranquile, je me fis habiller pour monter au Théâtre; & j'emploïai dans ma parûre tout ce que je crus capable de réveiller le goût de mon Amant. Tonton, demeurée dans ma Loge, m'enseignoit, pendant ma toilette, le dernier moïen que je devois emploïer pour me rendre maîtresse de mon sort, & me soustraire à l'injuste autorité que ma Mere exerçoit sur moi. Elle entra précisément, lorsque je prétois une oreille atentive aux conseils de cette bonne amie. Le visage de ma chere Maman ne m'anonça point des intentions pacifiques; mais fiére d'être dans un lieu, que

que je croïois devoir me mettre à couvert de ses entreprises, je lui demandai, avec beaucoup de fermeté, ce qu'elle venoit faire dans ma Loge ? „ T'ordonner „ de me suivre après la Comédie, me répondit-elle, en s'avançant pour me fraper. La Danseuse se mit entre nous, en levant un bras défensif prêt à s'apesantir sur elle. Ma très-chere Mere, ne pouvant soufrir cette démonstration, lui porta sur l'oreille un coup par doublet, que ma Protectrice lui rembourssa dans l'instant par cinq autres. Ma bonne Maman fléchit sous leur poids ; mais rapelant ses forces, elle s'élança sur son ennemie, qui la reçut avec l'intrépidité d'un Héros. La crainte d'essuïer quelque mouvement disgratieux, m'ôta l'envie de me jeter dans la mêlée pour les séparer. Une femme qui m'habilloit, fut arrêtée par la même cause. Epuisées cependant l'une & l'autre, par des ataques vivement répoussées, elles sentirent qu'elles avoient réciproquement besoin d'une trêve. Leur ardeur, quoique rallentie, ne fut pas oisive. Elles coulérent cét intervale dans une distribution mutuelle de Mémoires Historiques, où leur conduite étoit fidèlement narée. Ce curieux détail de leurs avan-

tures renfermoit, outre le mérite de la vérité, celui d'une décence d'expreſſion, conforme à la dignité des faits raportez. Elles firent ſivolubilement leurs citations, qu'elles finirent bien-tôt leurs apologies. Les mains, ſans diférer, rentrérent en action & travaillérent avec une activité qui m'efraïa. Mes cris atirérent un Danſeur, qui paſſoit près de ma Loge. Il étoit un des Adorateurs de l'aimable Ton-ton. Son premier regard vit ſa Divinité maltraitée. L'amour lui faiſant prendre parti contre ma Mere, il la ſaiſit, & l'aïant renverſée facilement, il fit trois Gargouillades ſur ſon individu, qui lui coupérent la reſpiration. Cette maniére de combatre me paroïſſant brutale, j'alois la ſecourir, lorſqu'il lui ſurvint un Defenſeur. C'étoit un Machiniſte, qui ſe rangea de ſon côté, par les raiſons qui avoient obligé l'éleve de Terpſicore à ſe déclarer pour Ton-ton. Bertrand (c'eſt le nom du Machiniſte) ne put voir l'agile Danſeur voltiger avec impunité ſur le corps de ma dolente Mere. Il prit Monſieur de l'Entrecha dans ſes bras nerveux & l'élevant juſqu'au plafond, il lui fit faire horiſontalement une chute, qui ne laiſſa plus ſes Gargouillades à craindre à ma chere Maman. La défaite de ſon enne-

ennemi, & la protection de Bertrand, ranimérent ses forces & son courage. S'étant relevée, elle courit vanger sur Tonton l'outrage qu'elle avoit reçû du Danseur. Un nouveau combat récommença, la mediation de Bertrand ne pût les engager à la paix. Le bruit afreux qui se faisoit dans ma Loge, enfin fut entendu des autres; toute la Gent Comique & Tragique arriva. Les uns rirent de tout leur cœur; plusieurs imprudemment prirent parti, selon leur caprice, ou leur inclination. Un bruit confus s'éleva: Pirrus, Valére, Madame Orgon, Mercure, Crispin, Sémiramis, Oreste, Pilade, Angélique, formérent, avec une Troupe de Bergers & de Bergéres, un concert tumultueux de voix sépulchrales & argentines. Crispin, qui parloit plus haut que les autres, par malheur, en gesticulant, heurta Sémiramis. Cette superbe Reine le repoussa, avec une majestueuse fierté, & si vivement, qu'il tomba sur Mercure. Le Dieu perdit l'équilibre, & se renversa sur Madame Orgon: la vieille blessée fit retentir ma Loge de ses cris; Mercure irrité, vouloit tüer l'innocent Crispin. Ce diférend nouveau servit de tocsin pour un combat général. Angélique, que des raisons de cœur intéres-

ſoient à Mercure, acuſa la peu ſoufrante Sémiramis de cette nouvelle diſcuſſion. L'impérieuſe Reine, dédaignant de répondre à l'acuſation, jéta ſur la Délatrice un regard dédaigneux. Criſpin, qui pour Angélique étoit une façon de mari, fut ofenſé de cét air de mépris, & ſans reſpect pour le rang de Sémiramis, lui dit une impertinence, à laquelle la Princeſſe répondit par un ſouflet. L'amoureuſe Angélique vengea ſon cher Criſpin. Pilade, complaiſant ſecret de la Reine, donna de ſes ſentimens une marque publique, par le torrent d'injures qu'il vomit contre Angélique; Criſpin l'en fit repentir, en le prenant au colet: Sémiramis, & Angélique, pendant ce tems-là, ſe jétoient à la tête tout ce qu'elles trouvoient ſur ma toilette. Ma Mere, & Ton-ton, charpentoient toûjours dans un coin, l'une ſur l'autre. Enfin les Bergéres & les Bergers s'avancérent pour ſéparer les combatans. Pluſieurs furent maltraitez. Voïant leurs intentions paiſibles mal reconnuës, ils rendirent avec uſure les coups qu'ils recevoient. Pirrus, Valére, Oreſte, honteux d'être oiſifs dans une afaire où tant d'illuſtres perſonnes s'expoſoient, ſans conſidérer le péril, ſe jetérent auſſi dans la mêlée. Tous ſe bati-

rent

rent alors, avec un courage étonnant. Dieux, Princesses, Amants, Suivantes; tous, jusqu'au Soufleur, qui survint, firent des actions inimitables. Cependant le Directeur, que des afaires avoient jusqu'à ce momant retenu dans la Ville, vint à la Comédie; dès la porte, le vacarme qui se faisoit dans ma Loge frapa ses oreilles, il y monta dans l'instant. Sa presence fit d'abord peut d'éfet; à peine fut-il aperçu. Les combatans acharnez, n'étoient atentifs qu'aux moïens d'abatre leurs ennemis. En vain il voulut faire entendre la voix de la sage raison, la discorde en étouffoit les accens. Je courus à lui; & de peur qu'il ne taxât de ce desordre ceux qui n'étoient pas coupables, je lui dis, pour prévenir l'injustice, que ma Mere en étoit l'unique cause. Ma déposition ne lui fut point suspecte. Mais avant que d'exercer le chatiment, il pensa à faire cesser le trouble. Peu à peu ses menaces intimidérent les mutins; & la Garde, qui vint à ses ordres, acheva d'apaiser la sédition: les yeux seuls exprimérent l'animosité des esprits. Le Directeur, en se proposant secretement d'exercer une rigoureuse punition sur ma très-chere Mere, pour servir d'exemple, publia un pardon général.

néral. Les conditions de cét acte de clémence furent, que personne ne réveilleroit le feu de la guerre civile, & que la Troupe vivroit à l'avenir dans une intelligence fraternelle. Sa prudence aïant fait renaître la paix, le Peuple Théâtral se retira: Ton-ton me dit à l'oreille, en sortant, de ne pas manquer d'éxécuter, apres la Comédie, ce qu'elle m'avoit conseillé.

Ocupée du desir de parôitre aimable aux yeux de mon cher Ridhilles, j'arrivai sur la Scéne: je l'eus bien-tôt démêlé parmi les Spectateurs. L'intention de lui plaire me fit répandre dans mon jeu, plus que de coutume, cét enjouement simple & naturel, que demande un Rôle de Suivante que je représentois; j'y joignis, dans les ocasions, une vivacité, un feu d'action, qui m'atirérent l'aplaudissement public. Lorsque mes yeux rencontroient par hazard ceux de ce cher Amant, j'afectois une petite confusion; par-là, je cherchois à lui faire entendre que mon assurance ne partoit que de l'obligation de mon état; & qu'au crime de mon infidélité, je n'ajoûtois point celui d'une insolente audace. Mais, hélas! mes espérances furent vaines & mes soins inutiles: Ridhilles pour toûjours avoit brisé ses fers.

Je

Je ſurpris ſes regards atachez ſur moi, où ſans la moindre étincelle d'amour, je ne trouvai que de l'indignation.

Ocupée d'un fond de triſteſſe, je me retirai dans ma Loge après la Comédie. Mon abatement m'y faiſoit oublier le conſeil que Ton-ton m'avoit donné, de terminer ce même jour l'afaire de ma ſéparation. Cette bonne amie vint me pouſſer à l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Depuis ſon combat avec ma Mere, elle étoit animée d'un nouveau zèle pour mon ſervice.

Suivant ſon avis, je fis prier le Directeur de m'acorder un moment d'entretien particulier. Par politeſſe il ſe rendit auſſi-tôt dans ma Loge. J'en ſuis faché, me dit-il en entrant, mais l'arrêt eſt prononcé; vos ſollicitations ne me feront point retracter; je devois cét exemple à la Troupe. De quel arrêt parlez-vous, Monſieur, lui répondis-je, étonnée de ce diſcours auquel je ne comprenois rien. J'ai révoqué votre Mere, me repliqua-t'il; je ne veux ici que des perſonnes tranquiles; elle n'a plus d'Emploi. Je compris d'abord que le Directeur avoit cru, qu'inſtruite de la réforme de ma chere Maman, je l'avois fait apeller pour obtenir ſa grace. Ton-ton nageoit dans la

joïe,

joïe, en aprenant l'humiliation de son ennemie. La crainte que par bonté d'ame j'intercédasse en sa faveur, l'engagea dans un discours conséquent. Elle lui remontra que la division & l'aigreur dans les esprits Comiques, ôtoient le sang froid & cette liberté nécessaire pour representer d'une façon qui plût au Public, duquel dépendoit son intérêt particulier. Après cette réfléxion, elle l'informa du motif de sa quérelle avec Mere, & rapellant le trouble dont il avoit été témoin, elle lui dit que ma Mere en étant la cause, par le dessein qu'elle avoit eu de me fraper, il agissoit avec prudence en la banissant de la Troupe. Le Directeur à qui, sans explication, j'avois assuré que ma chere Maman étoit l'ocasion du désordre, fut encore plus irrité, lorsqu'il sût qu'elle avoit quité son Bureau pour venir me batre dans ma Loge. Sa colére me laissant voir que le tems n'étoit point favorable pour l'apaiser, je me réservai de tenter son rapel dans un autre tems. Intérieurement je n'étois pas fachée qu'elle sentit cette mortification.

En qualité de fille, je n'aplaudis point le Directeur de sa sévérité. Comme Actrice, qui doit s'intéresser au bien & à la tranquilité de la Troupe, j'afe-

ctai

ɛtai de ne pas le blâmer. J'obſervai, ſur le malheur de ma bonne Maman, un ſilence politique. Je dis ſimplement au Chef Comique, que, révoltée moi-même contre les procédez de ma Mere, je n'avois demandé à lui parler, que pour le prier de me laiſſer toucher mes Apointemens qu'elle recevoit, parce que je voulois vivre déſormais dans mon particulier. J'ajoûtai, que connoiſſant ſon humeur & ſon caractére, je ne ſerois point à couvert de ſes violences, s'il ne lui déclaroit, qu'à titre de fille, dont les talens étoient néceſſaires à l'amuſement du Public, il emploïeroit contr'elle l'autorité des Puiſſances, ſi jamais elle oſoit me cauſer quelque peine.

J'avoüe, ſans donner le bal à mon amour-propre, que dans une Troupe de Province je n'étois pas un mauvais ſujet. Le Directeur, qui me ménageoit par cette raiſon, m'acorda, ſans balançer, ce que je lui demandai, & me païa même dans le moment, pour aider à ma ſubſiſtance, un quartier de mes gages, qui n'étoit point encore échu. Il me promit, outre cela, que le lendemain il feroit dire à ma Mere de ſe contenir avec moi ; qu'étant Comédienne, je n'apartenois qu'au Théâtre, & que

que ſi elle oſoit m'inſulter, il lui feroit ſentir que j'étois ſous la protection des Loix. J'alois me retirer, lorſqu'elle parût dans ma Loge. Elle cherchoit en tout lieu le Directeur, pour le fléchir & mériter, par d'humbles excuſes, le pardon de ſon égarement. Sans daigner l'entendre, il lui déclara ce que je viens de raporter. Terraſſée par ce nouveau coup de foudre, elle ſe laiſſa tomber à ſes genoux. Ton-ton promenoit ſur elle, dans cét état d'abaiſſement, des yeux animez du plaiſir d'une vengeance ſatisfaite. Ma très-chere Mere, qui ſe voïoit ſans reſſource, devint auſſi rampante, qu'elle étoit altiére dans la proſpérité. Elle pria, pleura, ſuplia.

Je fus aparament touchée de ſes larmes. Mon cœur pitoïable ne pût ſoutenir ce ſpectacle atendriſſant. J'arrachai Ton-ton à la douceur de voir l'orgueil de ſon ennemie confondu. Viens, ma chere, lui dis-je, en la prenant ſous le bras, je n'y puis plus tenir, allons nous métre à table. Nous laiſſâmes ma très-chere Mere avec le Directeur, qu'elle arrêtoit malgré lui. En partant j'égaïai la triſteſſe, que me cauſoit ſon afliction, par un couplet badin que je chantai.

Ton-

Ton-ton reconnut Bertides, lorſque nous fûmes dans la ruë, à la lueur d'un flambeau. Cette fille, atentive à me procurer des amuſemens, l'aïant apelé, lui propoſa de paſſer le ſoir avec nous, ce qu'il accepta. Le ſouper de la Danſeuſe étoit compoſé d'une ſimple poularde; Bertides le renforça de deux petits plats de gibier, & de trois aſſiétes d'entremets, à la ſuite deſquels parûrent quelques bouteilles de vin de Champagne. La partie étoit carée; un des Adorateurs de Ton-ton faiſoit le quatriéme. Je n'entrerai point dans le détail de nos plaiſirs; on n'a, pour les deviner, qu'à conſulter le caractére des Convives. L'Amant de la Princeſſe de Maroco n'omit rien pour me faire oublier Ridhilles. Ma douleur de ſa perte, diſtraite par le délice actuel, ne ſe fit pas ſentir à mon cœur. Sur les trois heures après-minuit Bertides vouloit partir: mais Ton-ton s'y opoſant, lui dit que la malignité du ſiécle cenſuroit ſouvent les plus innocentes actions; & que s'il étoit aperçû ſortant de chez elle à cette heure, on pourroit tirer des conſéquences deſavantageuſes à ſa réputation, où à la mienne; que par ménagement pour elle & pour moi, il faloit qu'il demeurât juſqu'au grand

 jour.

jour. Le Voïageur aprouva sa délicatesse. La crainte d'être incommodez par une plus longue veille, nous fit prendre le parti du repos. Nous laissâmes la Danseuse dans sa chambre, qu'elle habitoit en commun avec son Amant; & j'allai faire les honneurs de la mienne à Bertides. Tonton vint nous éveiller vers les dix heures du matin, pour m'anoncer que ma Mere demandoit à me voir. Je ne pûs m'empêcher de lui marquer qu'elle auroit dû m'épargner cette visite. Dans l'instant même ma chere Maman entra d'un air humble, en s'avançant au bord du lit. La vûë de Bertides auprès de moi, ne parût ni la facher, ni la surprendre. Je la reçûs, sans marquer ni plaisir ni mauvaise humeur; & d'un air indiférent & tranquille, j'atendis qu'elle parla. Ma triste Mere, avec des yeux humides, commença par faire à la Danseuse des excuses soumises de ses vivacitez du jour précédent, & la pria de lui être favorable. S'adressant ensuite à Bertides, & l'apellant son fils, elle le conjura d'apuïer les representations qu'elle m'aloit faire, par ces mêmes nœuds, dont elle voïoit, avec plaisir, que nous étions unis. Aïant tâché d'intéresser son Auditoire, elle porta sur moi ses

timi-

timides regards, comme ſur un juge duquel dépendoit ſa deſtinée. Trois ſoupirs précédérent une narration pathétique des ſoins qu'elle avoit pris de mon enfance, & de cultiver en moi les heureux dons que la nature m'avoit départis. Elle me repreſenta que mes talens étant un éfet de ces mêmes ſoins, il étoit juſte qu'elle en partageât le fruit; & que ſans une ingratitude criante, je ne pouvois l'abandonner à la miſére où ſon âge étoit prêt de la plonger. Joint au motif du devoir filial, elle emploïa celui des ſentimens & de la charité. Et pour m'ataquer par tout ce qu'elle croïoit capable de me toucher, elle me dit, en fixant ſes yeux modeſtement ſur moi, que l'honnêteté demandoit qu'une jeune fille vecût avec une femme, dont l'âge & la prudence paruſſent être une caution de la conduite; & que puiſqu'elle étoit ma Mere, je ne pouvois être plus convenablement qu'avec elle. Pendant ce diſcours, aſſaiſonné de pleurs, la ferme Tonton m'exhortoit des yeux à ne pas céder. Soit compaſſion, ou bonté naturelle. je m'atendris. Sollicitée par Bertides, qui fit valoir avec bon ſens les raiſons de ma chere Maman, je l'aſſurai enfin que j'oubliois ſes fautes, pourvû qu'à

l'avenir elle ſe mit avec moi dans le goût de tout voir, de tout entendre, & de ſe taire. Ces conditions acceptées, nous nous embraſſâmes. Ton-ton, qui m'acuſoit intérieurement de foibleſſe, feignit d'aprouver cette réconciliation, puiſqu'elle n'avoit pû l'empêcher. L'Amant de la Princeſſe de Maroco voulut célébrer ce jour de paix, par une petite Fête qu'il nous propoſa, dans une de ces Iles charmantes, ſemée, ſur cette partie de la Seine, qui lave les murs de la Ville. La Danſeuſe, avec ſon Amant, y fut invitée. Combatuë, par le goût du plaiſir, & le reſſentiment que lui cauſoit la vûë de quelques meurtriſures que ma Mere lui avoit fait la veille, elle balançoit. Cependant, preſſée par les ſollicitations de Bertides, elle conſentit d'être de la partie. De peur que les plaiſirs, que nous nous prométions, ne fûſſent troublez, il la pria de perdre le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé. Ma Mere, qui, avec ſes emplois & ſon empire ſur moi, avoit perdu toute ſa fierté, fit d'aſſez bonne grace des avances nouvelles. Tonton y répondit d'autant mieux, que ma chere Maman lui fit voir des cicatrices, qui prouvoient qu'elle n'avoit rien à lui reprocher ſur le combat du jour précédent. Enfin,

fin, en ennemis généreux qui portent mutuellement des marques de leur valeur, elles s'embrassérent sans fiel, lorsque Bertides & moi, en qualité de Puissances, nous eûmes décidé la paix.

Je sortis du lit assez gaïement, par l'espoir de m'amuser dans l'Isle. Bertides eut l'atention, pour ma bonne Maman, de faire inviter Carlerio à la Fête qu'il nous destinoit. Ce jeune homme, amateur de tout ce qui tend au plaisir, ne se fit point atendre, & vint acompagné d'une fille, dont la presence déplût fort à ma Mere. Cette fille, que je nommerai Henriette, étoit jolie, & mise fort proprement. Quoique nous lui fussions inconnuës, elle fit une entrée, où régnoient l'esprit, l'enjoûement, & l'habitude du monde galant. Son air de vivacité m'anonça qu'elle animeroit nos plaisirs. Dans le début de sa conversation je démêlai que son esprit & ses sentimens la rendoient propres à notre société. Pour nous faire connoître qu'elle n'étoit point un personnage génant, elle débuta par un badinage assez libre avec Carlerio. Ma très-chere Mere, qui s'étoit flâtée de l'avoir pour son Chevalier, jettoit sur sa Rivale des regards sombres qui nous divertissoient. Le conciliant

ciliant Bertides craignant que sa mauvaise humeur n'eut des suites, pria son ami de ne pas la négliger entiérement. Carlerio l'assura qu'il auroit des bontez pour elle, dont Henriette ne seroit point ofensée, & qu'il étoit en état de leur faire la chouete. Il fut dans le moment badiner avec ma Mere, que sa jalousie retenoit tristement à l'écart dans un fauteuil. Quelques folies qu'il lui debita, dissipérent les nuages de son esprit. Elle reprit aussi tôt l'enjoüement, qui lui étoit ordinaire, lorsqu'elle aperçevoit un plaisir prochain.

Tous disposez à nous amuser, nous fûmes nous embarquer dans un petit bateau, qui nous conduisit à l'Isle. Sous des Ormeaux agitez par Zéphir, sur un Tapis que Flore avoit orné, nous trouvâmes un diner délicat, qui nous ocupa pendant la chaleur du jour. La jeune Henriette y brilla, par les agrémens de sa voix & la vivacité de son esprit. Elle recevoit, avec plaisir, les soins que Carlerio lui rendoit par inclination, sans être blessée des atentions, que, par complaisance, il avoit pour ma Mere. Cependant la liberté que l'éloignement du soleil donna de la promenade, forma un petit embarras. Ton-ton aïant déja pris le bras de son

ſon Amant, je me diſpoſois à choiſir avec Bertides une route opoſée, lorſque ma Mere, qui entraînoit Carlerio malgré lui d'un autre côté, fut arrêtée par Henriette. Cette aimable fille lui dit malignement, „ Que curieuſe comme elle de voir les be- „ autez de l'Isle, il étoit juſte de décider qui „ des deux la parcoureroit avec Carlerio, „ ou du moins qu'elle la ſoufrit en tiers a- „ vec elle. „ Je lûs dans les yeux de ma très-chere Mere, que cette propoſition, quoique raiſonable, lui déplaiſoit. Bertides aïant examiné gravement les prétentions des Concurentes, conclut, malgré ſa bonne volonté pour ma chere Maman, en faveur d'Henriette. Il alégua, pour démonter la juſtice de ſa décîſion, „ Qu'aïant été pre- „ ſentée par Carlerio, il ne devoit pas la „ laiſſer ſeule; & qu'étant pour nous une „ connoiſſance nouvelle, nous lui devions „ les honneurs de la Fête, qui lui ſero- „ ient mal faites, en s'opoſant à ce qu'el- „ le paroiſſoit deſirer. „ Henriette qui n'avoit fait naître cette petite conteſtation que pour ſe divertir, ne voulut cependant point uſer à rigueur de ſes droits. Soit complaiſance, ſoit preſſentiment de ſa bonne fortune, elle abandonna Carlerio, ſans partage, à ma Mere, & dit, en

s'en allant vers le rivage, „ Qu'elle s'amu-
„ ſoit beaucoup de quelques momens de
„ ſolitude. „ Ma chere Maman, qui n'avoit point vû patiament ſa promenade retardée, conduiſit à l'inſtant Carlerio dans une Prairie, qu'elle avoit marqué des yeux pour le lieu de ſa promenade; & je fus ſous un Saule avec Bertides, où nous n'eûmes pour compagnie que nos deſirs & la volupté. Que ces plaiſirs ſont piquants, lorſque dans ûn beau jour on ſe livre à ſes tendres inſpirations ſur un lit de verdure!

Le tendre Amour ſe plaît
A l'ombrage des Bois,

a dit un Poëte moderne. J'apuie cette penſée de l'autorité de mon expérience. Après diverſes épreuves, j'ai trouvé que ce Dieu ne pouvoit choiſir ailleurs d'azile plus charmant, & où le cœur des tendres mortels dût prendre plus de goût pour ſes miſtéres. Quelque vive que fut mon ardeur, elle ſe rallentit cependant dans l'exercice. Je retournai ſous les Ormeaux, où nous étions tous convenus de nous raſſembler. J'aperçûs de loin Henriette, autour des débris du dîner. Une figure, qui ne me parut point décidée,

étoit avec elle; tous deux, autant par une atitude familiére que par un geste animé, avoient l'air d'être assez joliment ensemble. J'avançai pour reconnoître cette figure, dont la parûre me sembloit originale dans l'éloignement. Plus j'aprochois, plus j'étois intriguée. En nous séparant d'Henriette, nous l'avions laissée revétuë d'une robe de tafetas bleu, telle enfin qu'elle étoit en arrivant chez Ton-ton avec Carlerio, alors un corset blanc, un simple jupon, de la même couleur, faisoient tout son habillement, sa robe couvrit la figure, dont je ne pouvois encore distinguer les traits. Henriette, en m'aperçevant, tint à ma rencontre avec son amphibie. Quel fut mon étonnement, lorsque dans le personnage éteroclite, qui avoit excité ma curiosité, je reconnus Ridhilles! L'état où je le trouvai me parût si comique, que je ne pûs arrêter un grand éclat de rire, malgré le trouble que me causoit sa presence, dans des conjonctures, qui lui prouvoient la suite de mon infidélité, puisque j'étois açompagnée de Bertides.

Ridhilles avoit la tête envelopée d'une serviete, en forme de bonnet; ses jambes & ses bras étoient nuds: la robe d'Henriette couvroit seule le reste de son corps.

Le vent, & le peu de ſoin qu'il prenoit de la contenir, laiſſoient voir les plus jolies choſes du monde, ſur leſquelles mes yeux s'échapoient avec plaiſir. Informé précédament par Henriette que j'étois dans l'Isle, il me parla, comme s'il avoit également perdu le ſouvenir de ma perfidie & de l'amour qu'il avoit eu pour moi. Et plaiſantant avec légereté, il ſe rejoüit de ſa ſituation, comme un homme qui n'a rien dans le cœur qui puiſſe ſuprimer ſon enjoüement. Je jugeai, par ſon indiférence, qu'il avoit pris ſon parti ſur mon conte, & que ſa chaîne étoit briſée, puiſque me ſurprenant dans une partie galante âvec Bertides, il marquoit auſſi peu d'altération que de jalouſie. J'éloignai, pour ne rien perdre des amuſemens de ce jour, les idées facheuſes que ſon air détaché faiſoit naître dans mon eſprit. Ne voulant pas m'afliger alors, j'écartai mes réfléxions, pour les reprendre dans un autre tems.

M'étant informé d'Henriette, du hazard qui lui avoit amené Ridhilles dans ce modeſte deshabillé ; elle me dit, „ Que ſe promenant ſur le rivage, elle „ s'étoit amuſée à conſidérer des jeunes „ gens, qui, d'un bateau éloigné, s'é- „ toient plongez dans la riviere pour s'y

„ s'y baigner ; que ces baigneurs l'aïant „ aperçûë ; un d'entr'eux s'étoit aproché „ de l'Isle en nageant, & que dans ce „ baigneur aïant reconnu Ridhilles, qui „ depuis long-tems étoit de ſes amis, elle „ lui avoit fait ſigne de s'aprocher de „ terre. Elle ajoûta, que croïant mériter „ comme nous d'avoir un Complaiſant, „ elle l'avoit engagé de demeurer avec el- „ le pour lui en ſervir, puiſque ma Mere „ s'étoit emparée de Carlerio. „ La pudique Henriette s'étoit dépoüillée de ſa robe pour le couvrir, afin de ne pas bleſſer notre modeſtie en nous le preſentant. Après avoir dit bien des folies ſur cette avanture, nous nous remîmes à table, en atendant ma Mere, Carlerio, Tonton, & ſon Amant, qui n'étoient point encore de retour. L'air de connoiſſance familiére, que je vis entre Ridhilles & Henriette, mortifia beaucoup mon amour propre. Depuis près de deux ans je m'étois cruë uniquement aimée de lui ; mais par pluſieurs diſcours que lui tint cette fille, il me fut impoſſible de douter que pendant cét eſpace de tems, il ne lui eût prodigué les mêmes tranſports dont il m'avoit acablée. En ouvrant les yeux ſur mon erreur, je vis afoiblir dans mon eſprit le crime de

mon

mon infidélité, & je me trouvai beaucoup moins coupable, puisque j'étois trompée moi-même par celui que j'avois trahi. Cette découverte augmenta mon assurance. Je raillai Ridhilles, sur le soin qu'il avoit toûjours pris de me cacher qu'il eut en Ville des petits amusemens galans. J'afectai de lui laisser croire que je n'en avois jamais éte la dupe, & qu'il y avoit long-tems que j'étois informée qu'il connoissoit Henriette. Après ce reproche, je m'étendis, en discours géneraux, sur l'infidélité des Amans: j'acusai les hommes de nous donner l'exemple de la perfidie; & j'avançai que si nous les trahissions quelquefois, c'étoit pour nous venger de leur inconstance. Ridhilles pénétra la politique de mon Paradoxe; mais il éloigna l'explication où ce raisonnement devoit nous conduire. „ Ne parlons, dit il, sans „ s'adresser à moi particuliérement, ni „ d'infidélité ni d'inconstance. Ne pro„ phanons point des termes consacrez au „ véritable amour, que la délicatesse sou„ tient & que l'estime fortifie; nous n'a„ vons point les sentimens qui méritent „ ces aplications. L'amour du plaisir est „ le seul qui nous soit connu; soïons de „ bonne foi les zélateurs de son culte,

sans

„ ſans en afecter un autre que nous ne „ rendons pas dans le cœur. „ Viens donc d'adorer dans mes bras cét amour du plaiſir que j'idolâtre, lui dis je auſſi-tôt, ne pouvant plus réſiſter à des deſirs que ſa preſence fit renaître; viens! „Et moi, „ dit à l'inſtant Bertides, avec le même tranſport, „qui vais l'encenſer aux pieds de „ l'aimable Henriette. J'y conſens, re„ prit Ridhilles, baniſſons la délicateſſe & „ la jalouſie; dans le changement des ob„ jets, cherchons la fine volupté. „ Quoiqu'il ne fut plus animé par le penchant du cœur, je trouvai mille délices dans l'Orgie que nous célébrâmes. Elle finiſſoit à peine, lorſque ma Mere, Carlerio, Tonton, & ſon Amant, arrivérent au Quartier d'Aſſemblée. Ils furent charmez de voir Ridhilles, qui leur raconta par quel hazard il ſe trouvoit avec nous. J'en excepte cependant ma Mere, qui avoit toujours dans le cœur un fond de reſſentiment contre lui. A cette indiſpoſition de ſon eſprit, ſe joignoit une mauvaiſe humeur, cauſée par un accident qui lui venoit d'arriver tout récemment dans l'Isle. Je lui jetai un coup d'œil impoſant, afin que Ridhilles n'en ſentit pas les éfets. Le ſouvenir du traité, que nous avions fait le

matin,

matin, la contint: elle reçût même assez bien quelques plaisanteries obligeantes qu'il lui fit.

Quoique cét accident n'ait rien de singulier, ma Mere est un personnage trop intéressant dans mon Histoire, pour n'en pas informer le Lecteur. C'est lui déplaire que le priver des moindres faits, lorsque le caractére d'un sujet historié a fixé son atention.

Un Sage, éloigné du monde par des réfléxions sensées, tenoit à loüage la partie de l'Isle la mieux située pour l'amusement des yeux. Dans la belle saison, il y faisoit monter trois pavillons, en piéces de menuiserie raportées, qui procuroïent des apartemens commodes. Sa naissance, son génie brillant, joint à un savoir profond, lui atiroient la meilleur compagnie, dans les deux sexes. Chaque jour on voïoit, dans le canton qu'il habitoit, des femmes & des hommes, respectables par le nom, le mérite & la dignité, qui venoient joüir du plaisir de son entretien & de la beauté du lieu. Dans des lieux inhabitez de cette même Isle, il se formoit souvent des parties galantes: on y faisoit des fêtes, semblables à celle dont nous régaloit Berrides. Les filles de Vénus, qui les célébroient, s'échapoient souvent, dans leur

leur promenade, ſur le terrain du Sage, fermé d'un ſimple-foſſé, qu'il étoit aiſé de franchir. Cela lui déplût. Aïant inutilement tenté divers moïens pour leur interdire l'entrée de leur Habitation, il s'aviſa de dreſſer un jeune chien Anglois à la chaſſe du gibier de Cihère. Jupiter eſt le nom de ce chien, dont l'inſtinct fut aſſez délié, & le nez aſſez fin, pour connoître en peu de tems tout ce qui en avoit le plumage & le fumet. Ma Mere, ignorant que le Sage eut un garde qui ſût faire d'auſſi ſubtiles diſtinctions, avoit porté ſes pas ſur ſon Domaine. Le nez de Jupiter, quoique couché dans une diſtance très-éloignée, à ſon abord fut ſi vivement frapé, qu'il ſe réveilla. Ma Mere avoit une certaine façon de ſe parer, qui la caractériſoit parfaitement. Jupiter ne l'eût pas plûtôt aperçuë, qu'il la reconnût pour être un des objets de ſa conſigne. Il côurut ſur elle, avec tant de viteſſe, qu'il la joignit, quoiqu'elle retourna ſur ſes pas en diligence. Elle en fut cependant quite pour la peur, & pour quelques morceaux de ſa robe qui demeurérent ſur la place : Carlerio trouva le moïen de la garantir d'un plus mauvais traitement.

Si la narration de ce fait paroît de peu d'im-

d'importance, elle ſera du moins une preuve de mon exactitude.

Ne pouvant trop concilier la facilité de Ridhilles à ſe prêter à mes deſirs, avec la maniére dont il m'avoit traitée au Chauffoir de la Comédie le jour précédent, je l'engageai, preſque malgré lui, dans un entretien particulier, pour déméler quels étoient ſes ennemis pour moi. „ Je vous parois la plus coupable fille du monde, „ lui dis-je, lorſque je l'eûs forcé de m'écouter à l'écart. „ Il ſemble que rien ne „ peut palier mon crime, & que je merite plus que des reproches. Vous avez „ vû que j'ai traité Bertides avec trop de „ complaiſance; vous me ſurprenez même encore aujourd'hui dans une partie „ qui doit vous être ſuſpecte. Tout cela, „ continuai je, forme les aparences d'une „ perfidie outrée : mais, cher Ridhilles, „ mon cœur n'eſt point coupable : uniquement touché du plaiſir que je goûte „ avec vous, il répugne à celui que je parois prendre avec lui. La néceſſité m'y „ a forcée. Vous connoiſſez ma Mere, „ & ſon avarice, pourſuivis-je; ce jeune „ homme l'aïant accablée de preſens con- „ ſidérables, a éxigé d'elle que je fuſſe la „ récompenſe de ſes profuſions. Voulant

„ lant me conſerver à vous ſeul, j'ai reſi-
„ ſté; je me ſuis défenduë contre le ſacrifi-
„ ce de la fidélité que je vous avois jurée.
„ Afin de m'y contraindre, ma Mere m'a
„ traitée avec une dureté qui m'a ſoumiſe
„ à ſes volontez. J'ai cédé, pour joüir de
„ la paix domeſtique, en gémiſſant de la
„ guérir par une trahiſon ſi contraire à
„ mes ſermens.

Enfin, pour lui rendre mes infidélitez plus tolérables, je chargeai ma Mere d'en être la cauſe, & de me les avoir fait commétre, par des violences auxquelles je n'avois pû réſiſter. „Tu ne
„ m'en impoſeras plus, „ me repliqua-t'il, d'un air de mépris, mêlé d'un badinage ofenſant; „je t'aimois, j'en con-
„ viens, & même aſſez aveuglement,
„ pour avoir été long-tems la dupe de
„ tes artifices. Mais enfin, petite Fre-
„ tillon, mes yeux ſont déſillez; je te
„ connois à preſent tout au mieux. Je
„ te mets au nombre des Henriettes, &
„ de ſes pareilles. C'eſt ſur ce ton que
„ je te regarde aujourd'hui: c'eſt en cet-
„ te qualité que je pourai quelquefois
„ t'intéreſſer dans mes plaiſirs, lorſque
„ cela m'amuſera. Mais ne conte ſur au-
„ cûn atachement diſtingué; tu eſt in-

„ capable d'en être l'objet; tu ne vaus
„ pas même que je sois ofensé de ta per-
„ fidie; & je ris de moi, lorsque je pen-
„ se que j'ai eu la foiblesse de t'en mar-
„ quer de l'indignation. J'ai senti, con-
„ tinua-t'il, tout mon ridicule, en réfle-
„ chissant; & sans éfort j'ai brisé les
„ liens honteux qui m'atachoient à toi.
Est ce vous-même qui me traitez ainsi,
lui dis-je, en versant des larmes de dé-
pit, que faisoit couler un si grand mé-
pris? „ De quoi te plains tu, me repar-
„ tit-il, quand je te rends justice? Se-
„ che tes pleurs, ajoûta-t'il; prends ton
„ parti. Si tu sors de la classe des fem-
„ mes qui peuvent prétendre au cœur,
„ tu entreras dans la société de celles
„ qui ont pour Amans tous les Ama-
„ teurs de la volupté. „ A ces mots,
il me quitta; & le Barbare eût, en s'é-
loignant, la cruauté de rire de mes lar-
mes. Une multitude de réfléxions m'
obsédérent, lorsque je fus seule. Aca-
blée par ce discours mortifiant, je ne
rejoignis point la compagnie, pour ne
pas montrer la tristesse où j'étois livrée.
Je m'en éloignai au contraire, & fus
me promener seule, pour démêler en
liberté mes véritables pensées. La peur
de

de rencontrer le trop ſurveillant Jupiter, me fit obſerver de ne pas aprocher du territoire du Sage.

Humiliée de la réponſe de Rhidhilles, mon imagination s'étendit ſur tout le mépris qu'elle renfermoit ; & rapellant toutes les circonſtances de ma vie, depuis ma premiére avanture avec M. l'Intendant, je ne me cachai point que je me l'étois atiré. J'avois aparament un fond de ſentimens, que la nature de mon éducation, & l'ardeur de mon tempérament, avoient étoufé, puiſque je déplorai le malheur de ma naiſſance, qui m'avoit preſque néceſſairement expoſée au libertinage ; (car mes réfléxions firent que je ne me déguiſai plus ce terme, ſous le titre d'amuſement ;) avec l'exercice du jour, elles avoient mis mes ſens dans une tranquilité qui fit tomber l'illuſion ; & je me regardai moi-même avec des yeux dépouillez du bandeau qui m'avoit aveuglé. Je ſentis qu'une Comédienne étoit auſſi ridicule, en ſe piquant d'une ſageſſe inacceſſible, que mépriſable par l'excès du contraire ; mais je connus auſſi que j'étois ſortie de ce milieu, où dans cét état on peut ſe conſerver l'eſtime publique. Ce fut à ce-

milieu que je prétendis me réduire déſormais. Lé projet de cette converſion morale me fit fermer, avec indulgence, les yeux ſur le paſſé, d'autant que j'atribuai mon déréglement, plus à ma Mere qu'à moi-même. Ma réputation étant cependant trop confiſquée, pour me flâter de la rétablir à Roüen, je me propoſai de paſſer dans une autre Troupe, ſi la nôtre ne quitoit pas cette Ville, en conſéquence d'un Opéra qui devoit s'y former. Le mépris de Ridhilles, & celui où je voïois que j'étois tombée dans tous les eſprits, me fit deſirer avec empreſſement d'aller dans une autre Province. N'y étant point connuë, je me flâtois d'y joüir des avantages que procure une conduite plus réguliére, & de me concilier l'eſtime que l'on ne refuſe point aux filles de mon état, quand elles ont la modération de ſe renfermer dans une ou deux galanteries bien ménagées. Lorſqu'enfin je fus convenuë avec moi même de renoncer ſérieuſement à la multiplicité d'Amans, (s'il eſt permis de nommer ainſi cette foule de jeunes gens rendus heureux, ſouvent dans un premier jour de connoiſſance,) je m'aplaudis d'avoir rencontré,

contré, dans ma façon de penſer, une délicateſſe de ſentiment qui me conduiſoit à une réforme, par laquelle je m'épargnerois les mortifications que m'avoient atiré mes petits déréglemens. L'eſpoir de joüir quelque jour des priviléges de ma vertu naiſſante, apaiſa le chagrin que je reſſentois du mépris de Ridhilles: dans une ſituation d'eſprit aſſez tranquile je retournai ſous les Ormeaux. La compagnie y étoit nombreuſe; les jeunes gens, avec leſquels il s'étoit baigné, aïant aperçû des femmes dans l'Isle, & ne voïant point revenir leur ami, n'avoient pas douté qu'il n'y eut trouvé des amuſemens capables de l'arrêter; ils étoient venus les partager avec lui, & raporter ſes habillemens. Dès qu'ils me virent, j'en fus environnée. Quoiqu'ils me fuſſent tous étrangers, ils m'abordérent, avec une liberté de parole & d'action, qui me prouva la nature de leur opinion ſur mon conte. Humiliée, par cette nouvelle preuve du triſte état de ma réputation, je n'arrêtai point ſans peine quelques larmes, qui voulurent s'échaper, en la voïant altérée au point, que des inconnus me traitoient avec une familiarité libertine. Je ne me

déconcertai cependant pas entiérement; & les regardant tous avec assez de fierté, je marquai une surprise extrême de leurs maniéres d'agir. Hélas! j'étois trop maltraduite dans leurs esprits pour en imposer. Loin de se contenir, ils répétérent encore plus cavaliérement les façons qui m'avoient ofensé. Le croira-t'on ? ce Ridhilles, que j'avois tant aimé, fut celui qui m'outragea le plus. „ Quel caprice te fait refuser une si bon„ ne fortune, „ me dit-il, d'un ton de plaisanterie? „ Ne fais point la prude, „ petite Fretillon ; ils ne sont que six; „ voilà un ocasion digne de toi.

Un torrent de pleurs fut toute ma réponse à ce discours. Ma Mere l'aloit dévisager, si quelqu'un ne l'eût arrétée. Bertides, Carlerio, l'Amant de Tonton, lui marquérent qu'ils étoient fort mécontens de son langage. Henriette l'en blâma; & la Danseuse, en fulminant, batit la générale, pour courir aux armes & venger mon innocence oprimée. Ridhilles fut entraîné par ses amis, qui, vû l'indisposition des esprits, prévoïoient une afaire dans laquelle ils ne vouloient point s'engager. Ils rentrérent dans un bateau, pour retourner à la Ville, & nous

de-

demeurâmes encore quelques momens dans l'Isle, d'où la nuit nous chassa bientòt après.

Comme je l'avois promis à ma Mere, je rentrai au logis avec elle. Le lendemain je la presentai au Directeur, auquel j'apris que nous étions réconciliées; & je sollicitai sa grace auprès de lui, avec un empressement qui m'atira des loüanges. Ce Directeur, homme de mérite & de probité, fut charmé de trouver en moi des sentimens qui prouvoient que je n'avois pas un mauvais cœur. Par égard pour ma recommandation, il lui rendit son Emploi, & nous exhorta l'une & l'autre à vivre paisiblement ensemble. La facilité avec laquelle il m'avoit acordé la perception de mes Apointemens, jointe à cette derniére grace, obtenuë par mon crédit, fit sentir à ma chere Maman combien il lui étoit important de me plaire. Son naturel fléchit sous la loi de la néceſſité. Depuis ce jour, je n'ai trouvé en elle qu'une complaisante empressée de se rendre agréable.

Quelque-tems après notre réconciliation, une afaire, dont le recit seroit peu amusant au Lecteur, l'obligea de

faire un voïage à Paris. Son abſence fut plus longue que nous ne l'avions penſé d'abord. Elle y demeura trois mois. Pour rétablir un peu ma réputation, je profitai de ſon eloignement; & dès les premiers jours de ſon départ, je me formai un ſiſtéme de vie, qui non-ſeulement me rendit beaucoup moins odieuſe au Public, mais me fit regarder même comme une jeune perſonne née avec d'heureuſes inclinations, & qui, malgré ſes propres déréglemens, ne devoit point être jugée coupable.

Auſſi-tôt que je fus ſeule, & livrée à moi-même, je fis refuſer ma porte à tous les jeunes gens qui s'y preſentérent. Je marquai une répugnance extrême pour tous les ſoupers que l'on me propoſoit, lorſque des intentions de galanterie m'y faiſoient inviter. Sans feinte & ſans miſtére, je ſoufrois cependant toûjours auprès de moi Bertides, dont j'avois eu l'art de me faire un Amant ſolide; aïant ſeul les entrées libres chez moi, je n'étois pas moins, malgré cela, propoſée comme un exemple à mes Compagnes: une Actrice eſt une demie Veſtale, quand elle n'a qu'un Adorateur.

Ce

Ce changement ſubit, dans l'abſence de ma Mere, me fit un honneur extrême; elle fut chargée de toutes mes anciennes diſſipations. On me plaignit; & l'on penſa que guidée par une autre main, j'aurois prouvé que la vertu ſe trouve quelquefois dans les Couliſſes. Les femmes de diſtinction, qui venoient à la Comédie, daignoient même s'entretenir avec moi, ce qu'elles avoient ceſſé de faire depuis longtems. Enfin je vis un air de bonté ſur tous les viſages; & je fus même rapelée dans des maiſons reſpectables, où, pour s'amuſer par ma voix, on me pria ſouvent de manger.

Etant un ſoir chez la Comteſſe de Folainville, je vis Ridhilles, parmi la compagnie, qui devoit y ſouper. Perſuadé, comme le Public, par ma conduite preſente, que ma Mere, plus que mon propre goût, avoit été la cauſe de mon libertinage, il m'aborda, avec aſſez de politeſſe, & me marqua „ qu'il ſe repentoit de la façon dont „ il m'avoit traitée dans l'Isle. „ Quel étoit ſon empire ſur moi! Mon cœur fut émû, malgré le juſte reſſentiment que je devois conſerver de ſes mépris. „ Vous „ voïez par mes mœurs, lui dis-je aten-

„ drie, que j'étois ſincére, & que ſi „ j'euſſe été maitreſſe de moi-même, „ vous aviez une Amante fidèle. Cher „ Ridhilles! „ pourſuivis-je, preſſée par un mouvement paſſionné, „ ce „ cœur, que vous avez reconnu ſi ten- „ dre, vous eſt encore ofert. Le dédai- „ gnerez vous? Je ſuis prête à vous ſa- „ crifier Bertides. „ Et moi je ne ſuis plus le maître de retourner à vous, reprit-il; je me marie dans huit jours. A ces mots, il me quita, ſe perſuadant aparament qu'un plus long entretien avec moi pouvoit tirer à conſéquence. Quel fut mon afliction à cette nouvelle! On ſe feroit aperçu de ma triſteſſe, ſi par bonheur un jeune Abé ne fut venu la diſſiper, en me contant à l'oreille quelques douceurs à la Mouſquetaire. Pendant qu'il me debitoit des folies, il ſe fit un mouvement dans l'Aſſemblée, causé par l'arrivée de quelques femmes: c'étoient, entr'autres, la Marquiſe de Brucolis & ſa fille. Je démêlai, par pluſieurs diſcours, que Mademoiſelle de Brucolis étoit la future Madame de Ridhilles. Quoique je la regardaſſe avec des yeux très-diſpoſez à lui trouver bien des défauts, je fus forcée de convenir,

avec

avec moi-même, qu'elle étoit charmante. Une taille fine, un visage où brilloient des graces naturelles, un air enjoué, sans dissipation ; voilà son portrait, avec tous les agrémens qui se rencontrent dans une fille de dix huit ans, jolie, bien élevée. Elle reçût, avec une modeste assurance, les complimens que plusieurs personnes lui firent sur son Mariage. Ridhilles avoit pour elle les empressemens d'un homme qui veut plaire. Mon cœur, qui s'intéressoit à tous les mouvemens de la jeune Brucolis, me fit sentir, par un dépit jaloux, qu'il y réussiroit. On se mit à table. Les deux Amans furent placez l'un près de l'autre, &, par hazard, je me trouvai vis-à-vis. Mademoiselle de Brucolis me regarda beaucoup; soit que ma petite figure lui parut digne d'atention, ou qu'elle n'ignora pas que j'avois reçu de Ridhilles, ce qu'elle s'en prométoit par le droit de l'himen. Ses yeux ne déconcertérent point ma langue. Je parlai beaucoup, pour répondre à M. l'Abé, qui m'agaçoit vivement. Nos discours renfermoient un sens fort éveillé ; mais nos expressions étoient limées, & malgré le ménagement des termes, la Compagnie

pagnie ne perdoit rien du fond de la matiére; ce qui la réjouissoit beaucoup. L'impatience que devoit avoir Ridhilles de se voir l'Epoux de la jeune Brucolis, ocasiona nos plaisanteries, qui furent assez bien reçûës. Ridhilles les soutint avec beaucoup d'esprit; & comme elles n'avoient rien qui dût blesser la modestie de la future, elle parut aussi s'en amuser.

Cépendant ma vivacité me coutoit; je forçois mon enjouement; & dans le tems que je laissois voir une gaïeté, qui n'étoit pas sincére, mon cœur gémissoit de l'engagement sérieux de Ridhilles. J'enviois le sort de Mademoiselle de Brucolis, à laquelle il exprimoit sa tendresse, autant par le respect que par l'amour qui brilloit dans ses yeux. Mes sentimens, qui s'épuroient chaque jour, me faisoient déplorer ma condition, qui ne me permétoit pas d'aspirer à devenir l'objet de ces atachemens, que le monde respecte, & qui font quelquefois le bonheur & la gloire de ceux qui les forment. „ Que je suis malheureuse, di-
„ sois-je en secret, d'avoir été produi-
„ te sur un Théâtre, & plongée dans
„ le déréglement, par un défaut de for-
tune!

„ tune! Pourquoi ceux qui m'ont donné
„ le jour étoient-ils privez de richesses,
„ & de vertu! Héritiére de leurs biens
„ & de leurs principes, je me serois vûë
„ l'objet d'un hommage respectueux, où
„ mes desirs & ma vanité auroient égale-
„ ment été flâtés.

J'aurois poussé mes réfléxions plus loin, si l'on ne m'eût priée de chanter. Je ne m'en fis pas presser, n'ignorant point que dans mon état, on ne se rend aimable que par une extrême complaisance, & qu'à nos seuls talens nous devons l'honneur d'être soufertes dans un certain monde. Cette nécessité de plaire alloit encore ocuper tristement mes idées, si Monsieur l'Abé ne m'eut distraite, en commençant un air dont il m'obligea de chanter une partie. Ma voix reçût des applaudissemens, qui ne finirent que lorsque chacun se retira. Ridhilles monta dans le carosse de Madame de Brucolis : M. l'Abé partit seul. Je le croïois bien loin, lorsqu'en retournant chez moi, je le vis dans la ruë où il m'atendoit, pour m'ofrir poliment son bras, que j'acceptai. Aussi-tôt que je fus à ma porte, je lui fis une très-grande révérence,

que

que tout autre eut pris pour une marque qu'il étoit tems de nous séparer. Mais M. l'Abé feignant d'ignorer ce qu'elle signifioit, me presenta la main pour me conduire à mon apartement, en me priant de lui donner quelques tasses de thé. Je ris, comme une folle, de sa proposition, & le congédiai, malgré ses instances pour lui permétre de monter dans ma chambre. Je l'ai vû souvent dans la suite, chez la Comtesse de Folainville, où il m'a fait assez joliment sa cour. Il étoit amusant. Ses petits empressemens, dont j'apercevois le but, m'ont plus d'une fois divertie. Par considération pour son état, je garderai le silence sur la part que je lui pourrois donner dans ces Mémoires.

Ridhilles épousa, dans le tems marqué, Mademoiselle de Brucolis, qu'il rend heureuse, par un atachement sincére & une conduite oposée à celle des premieres années de sa jeunesse. Revétu d'une Charge considérable dans la Province, il remplit ses devoirs, avec autant d'intégrité que de lumiéres.

L'établissement d'un Opera réussit, comme on l'avoit prévû. Thalie fut chassée par Melpoméne, qui se presen-

ta

ta, ſoutenuë d'une autorité ſupérieure, & revétuë de Privilèges. A ſon aſpect, notre Troupe prit le parti de la retraite. Le Directeur nous conduiſit à Lisle en Flandres.

Si j'ai lieu de croire que le Public s'intéreſſe à la ſuite de mes Avantures, je la ferai paroître inceſſament.

La galanterie a quatre origines, les ſens, le cœur, l'intérêt, & la vanité. Juſqu'à preſent, on ne m'a preſque vû livrée qu'à celle qui à les ſens pour principe. Le Lecteur trouvera, dans les Parties ſuivantes, ce genre de galanterie, qui tend à ſe procurer une fortune ſolide & à s'épargner les triſtes ſoucis d'un avenir malheureux, par la privation des commoditez néceſſaires à la vie. Dans les premieres années de ma jeuneſſe, uniquement guidée par mes penchants, je cherchois à les ſatisfaire ſans réflèchir ſur les conſéquences. Un âge plus mûr m'a éclairée ſur moi-même; &, ſans changer mon goût, ni la compoſition de mon cœur, il m'a fait ſentir la néceſſité de me déguiſer, afin de métre à profit, pour ma fortune, la foibleſſe que les hommes ont pour mon ſexe. J'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances. Une conduite fine & politique, une adreſſe artificieuſe,

tificieuſe, une tendreſſe feinte, un manége ſubtil, des larmes à propos répanduës, des triſteſſes aparentes; tout cela, mêlè d'ocaſions de m'arracher des faveurs, qu'une fauſſe vertu me faiſoit refuſer; tout cela, dis-je, m'a placée dans un degré de fortune & d'élevation, où je ne devois pas me flâter de parvenir. Une chaine d'événemens ſinguliers m'y a conduite par une route aimable. Dans le recit que j'en promets, je crois que le Lecteur y trouvera de l'amuſant.

FIN *de la troiſième Partie.*



HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
CRONEL,
DITE
FRETILLON,
Actrice de la Comédie de Roüen en 1739. & présentement à la Comédie Françoise.

Ecrite par elle - même.

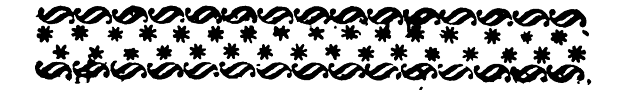
QUATRIEME PARTIE.



A LA HAYE

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLIII.



HISTOIRE DE MADEMOISELLE CRONEL, DITE FRETILLON.

QUATRIEME PARTIE.

Nous fimes l'ouverture du Théâtre à Lille, où la Troupe étoit désirée par la réputation du Chef. La Tragédie de Mahomet II. l'avoit fait connoître même dans cette partie de la Flandre. Quoique la qualité d'Auteur soit un mérite foiblement estimé du Flamand, on fût charmé de voir un homme, que la France venoit d'adopter pour un Poëte, si non excellent, du moins

tolérable. Quelques personnes distinguées, par le goût, de la grossiereté naturelle à ce Peuple, avoient connu toutes les imperfections & les beautés de cette Tragédie. Dans le pompeux confus, & le faux cothurne, dont elle est remplie, ces mêmes personnes avoient trouvé du beau, de l'art & du feu; & par une critique judicieuse de l'ouvrage, sans indulgence pour les défauts, elles avoient fait sentir, que son Auteur méritoit des éloges. La multitude guidée par le sentiment de ceux qui avoient pris le ton décisif en matiére de littérature, ne les lui avoit point refusez; on vit arriver ce Poëte Comédien, dont on avoit beaucoup parlé dans Lille, avec d'autant plus de plaisir qu'il paroissoit à la tête d'une Troupe, dont le Public se promettoit de l'amusement. Un compliment délicat & flâteur qu'il fit lui-même à l'ouverture du Théâtre, entraîna tous les applaudissemens. Le Public se rendit dans la suite à nos jeux avec affluence. La Garnison, qui forme un Corps nombreux d'Officiers, aidoit encore à multiplier la foule des Spectateurs. De même que toutes mes Compagnes, je fus lorgnée de toute la jeunesse aux premieres représentations. Mon assûrance,

ma

ma voix, mes talens, plûrent au Public; mes yeus même firent des blessures. Quelques indiscrets de la Troupe ayant sourdement répandu plusieurs de mes avantures en Normandie, & publié que je n'étois pas cruelle, on vint sans façon m'en demander le remede. Sans m'offenser de la proposition, je le refusai de maniere même à ôter toute espérance que je pûsse l'accorder un jour. Je n'affectai cependant ni sévérité, ni froideur avec les jeunes gens, qui s'attachoient à ma suite. Je les voyois avec plaisir m'environner dans les coulisses, m'entretenir dans les chaufoirs, m'accompagner aux premenades. J'écoutois toutes les gentillesses éveillées, dont ils ornoient la conversation. J'y répondois même, lorsqu'avec ce badinage, qui rend amusante une matiere un peu libre, on se conservoit dans le stile prescrit pour les Actrices, qui veulent être estimées. Si quelque téméraire plus licentieux que les autres tiroit le voile de la décence qui couvroit le fond du discours, alors je sçavois me taire, & marquer par une contenance grave & mécontente, que la délicatesse de mes sentimens & de mon esprit étoit choquée, & que je n'étois pas faite pour entendre

des propos si peu ménagés. Avec ce raffinement de conduite autant éloigné de la pruderie que du libertinage, je me fis la réputation d'une fille sensée, qui ne se détermineroit à l'amour que par le penchant de son cœur, ou par les motifs d'un intérêt considérable. Les impressions, que les jeunes gens avoient reçûs des rapports de ma vie passée, se détruisirent. On les regarda comme des discours calomniateurs, enfantés par la malignité de mes compagnes. On pensa que mes talens, ma sagesse, ma retenuë me plaçant dans un ordre supérieur à celui des autres Comédiennes de la Troupes, elles essayoient de me noircir pour arrêter la distinction & les égards du Public, que je m'attirois par la régularité de mes mœurs. En effet, sans affectation j'observois moi même toutes mes démarches, je réfléchissois mes paroles, & j'étois dans une étude suivie, pour contenir le naturel, dont j'avois lieu de craindre quelques écarts. Il auroit pû me trahir, & laisser pénétrer que mon éloignement pour la volupté, n'étoit qu'apparent, & ma prétenduë sagesse, une conduite artificieuse, qui se proposoit un but. En montrant un air de coquetterie enjouée, du goût pour un en-

entretien amusant, un esprit porté vers la joïe, & tous les plaisirs innocens de la vie, en laissant voir enfin tout ce qui pouvoit me rendre aimable, je marquois une opposition de sentimens à la vie commune des filles de mon état, & cela par une façon d'agir qui appuyoit essentiellement les discours, que je tenois en conséquence. Pour faire connoître mon petit mérite, dont quelque chose de semillant dans l'esprit, d'agaçant dans les manieres, de vif, d'aisé, dans les mouvemens du corps, fait toute la composition, je m'étois renduë de facile accès au Théâtre, au coulisses, aux choufoirs, aux promenades.

Cette facilité que je procurois à tous de m'aborder, de m'entretenir, de me parler, avoit persuadé que l'on pourroit entrer aisément dans des familiarités plus fortes. Mais lorsque quelques jeunes gens voulurent s'introduire chez moi, ils furent extrêmement surpris, quand je leur déclarai avec fermeté, que jusques à l'arrivée de ma Mere, qui étoit encore à Paris, je ne recevrois personne dans mon appartement, & qu'à son retour même, je n'y verrois pas ceux que je croirois par leur caractere pouvoir exposer & commettre ma réputation.

 Quel-

Quelques-uns prirent ce refus en badinant, & malgré ma défense hazarderent une visite. Ma femme de chambre connoissant mes intentions, leur dit que je n'étois pas visible: ils n'entrerent pas moins, & même d'un air assez libre. Je parus, & sans me plaindre de ce défaut de considération pour moi, je les reçus d'un air grave & imposant. Ils formerent une conversation badine & enjouée, où je me serois mêlée très-volontiers, dans toute autre circonstance. Alors je crus devoir conserver mon air de froideur, & leur marquer par-là mon mécontentement, de ce qu'ils venoient chez moi contre ma volonté. Un plus hardi, ou peut-être plus consommé que les autres dans le commerce des filles de Théâtre, s'approcha de moi; joignant un air familier à des paroles insinuantes & polies, il essaya de changer mon esprit de situation, & de me disposer à souffrir cette visite avec plus de plaisir que je n'en laissois paroître. Il prit mes mains, & voulut faire un peu le passionné. Sans aigreur, j'arrêtai ces petites libertés dans leur naissance, & je le forçai de se contenir avec un serieux, qui auroit été tout-à fait comique pour ceux qui m'avoient connuë

à Roüen,

à Roüen, ou qui auroient eu des mémoires exacts de ma conduite & de ma vie. Ce jeune homme ainsi que les autres voyans par la gravité de mon maintien, que j'étois réellement choquée de la liberté qu'ils avoient prise de me forcer à les recevoir, changerent leur air libre & familier, en façons plus reservées. Depuis que j'étois à Lille, n'ayant rien montré d'irrégulier, ni de trop dissipé dans mes mœurs, ils se persuaderent qu'en effet j'étois éloignée non seulement de l'esprit de libertinage, qui régne au Théâtre, mais encore de tout ce qui pouvoit compromettre ma réputation par des apparences. Dans ce préjugé que toutes mes actions jusques alors avoient formées dans leur esprit, ils me montrerent quelque repentir de m'avoir déplu par la visite qu'ils avoient hasardée. Ils s'en excuserent sur l'envie que je leur en avois inspirée de lier avec moi un commerce d'esprit & d'amusement. Ils m'assurerent, que si je voulois bien leur permettre, de me voir quelquefois, l'estime & la considération, en seroient la base, & qu'ils sçauroient toujours me distinguer, par des idées differentes de celles que l'on prend ordinairement pour les Actrices. Peu de tems

aprés ils se retirerent. Leur visite se termina par des politesses & des égards, dont je crois qu'ils se seroient dispensez, si je n'eusse pris le maintien d'une fille qui veut être respectée.

Je leur en imposai par ce ton grave plus que je n'aurois fait, en les brusquant incivilement, sur la liberté qu'ils prenoient de venir chez moi malgré moi même. Les brusqueries d'une fille, qui n'a point un caractere pour imprimer le respect, conduisent les hommes à la licence, qui presque toujours entraîne le mépris, l'insulte & la raillerie; mais dans la condition la moins imposante, il est un art qui nous attire personnellement la considération que nous ne pouvons exiger par le préjugé du Public contre certains états. Mon esprit qui se formoit de plus en plus par l'expérience, me faisoit sentir cette vérité. J'en fis pour lors une épreuve qui me réussit. Ces mêmes jeunes gens qui avoient prétendu s'introduire familierement chez moi, publierent la décence, avec laquelle je les avois reçus. Ils ne cacherent pas même que je leur avois dit en partant, que j'étois fort sensible à l'honneur qu'ils me faisoient, mais que la bienséance m'obligeoit de les prier

de

de ne pas répéter leur visite, & que j'étois extrêmement fâchée de ce que cette même bienséance me privoit du plaisir que je trouverois à les voir. Cette exclusion qui loin d'être choquante, renfermoit beaucoup de politesse, fit autant d'honneur à ma vertu, qu'à la douceur de mon caractere. On y trouva de la sagesse, de la prudence, & ce que l'on appelle vulgairement l'usage du monde. Quelques jeunes Officiers tenterent encore de se procurer un accès près de moi. Leurs efforts ayant été vains, on me laissa tranquille, lorsque l'on me vit inéxorable, sur le parti que j'avois pris de ne recèvoir personne.

Telle est la capricieuse singularité des hommes; plus une femme recherche leurs assiduités, moins ils ont d'empressement pour elle, plus au contraire elle paroît éloignée d'entrer dans un commerce familier avec eux, & plus ils s'attachent à vaincre sa répugnance apparente ou réelle. Lorsque par la constance de mes refus, on vit toutes les difficultés qu'il y auroit à me faire accepter un projet de galanterie, la multitude de ceux qui cherchoient à me plaire se grossit. On ne regardoit plus ma conquête dans le coup d'œil général, que l'on

l'on a pour celle d'une Actrice, c'est à dire, comme un traité dont quelques louïs en un instant terminent toute la négociation. On décida par ma conduite, & la délicatesse de sentimens que je laissois paroître, que mon cœur devoit être attaqué dans toutes les formes méthodiques, qui peuvent allumer une passion, & déterminer aux faveurs. On oublia mon état de Comédienne; je fus traitée en fille de condition, dont on veut être aimé. Les soins, les regards passionnés, les complaisances, les flatteries, les aveux tendrement exprimez furent habilement mis en usage : Quelques-uns employerent des froideurs affectées, des indifférences apparentes, comme moyens capables d'échauffer mon cœur, en piquant mon amour propre & ma vanité: on se servir enfin de tout ce que la galanterie a de tendre & d'artificieux.

Je jouis ainsi pour la premiere fois du plaisir d'être aimée délicatement, de même que celles qui sont appellées vulgairement dans le monde femmes respectables; je fus une idole encensée des parfums les plus séduisans, & les plus flateurs. Le Dieu de Lampsaque ne présidoit plus à mes amusemens, l'enfant de Cithére avoit pris sa place;

ce; & par des agrémens qui m'étoient nouveaux, il me dédommageoit de ceux que ce tempéramment m'avoit fait trouver autrefois dans la grossiere volupté. En effet une femme goûte un plaisir extrêmement piquant, lorsque par un rafinement de conduite, elle se voit estimée de ceux qui n'auroient que du mépris pour elle, s'ils connoissoient le fond de son caractere & de ses mœurs: elle se divertit de l'erreur dans laquelle elle sçait les entretenir, & se trouve flattée de la considération & des égards que lui attire le manége imposant qu'elle observe dans toute sa façon d'agir; plus d'une Frétillon de ce siecle a fait l'épreuve de cette vérité.

Tel fut l'état de ma réputation à Lille pendant l'absence de ma Mere; tel fut aussi le plan de conduite que je suivis exactement jusques à son arrivée.

Si j'étois extrêmement satisfaite de l'impression favorable, que ma fausse sagesse avoit formée dans les esprits Flamands, je l'étois beaucoup moins du côté des aisances de la vie. Le phantôme de vertu dont je me parois, augmentoit chaque jour le nombre de mes adorateurs, mais prodigues de soupirs & de jolies choses, ils

étoient

étoient autant avares de leurs richeſſes, que je paroiſſois l'être de mes faveurs. J'en vis pluſieurs diſpoſés à les payer libéralement, mais je n'en trouvai aucun dans le goût de récompenſer noblement ma vertu. D'ailleurs conſéquemment au ſiſtême de vie ſage & réguliere que je m'étois propoſée de mener, pour m'établir une réputation eſtimable, je me ſerois vûë forcée de refuſer les offres que l'on m'auroit pû faire. J'ignore cependant ſi la néceſſité ne m'eût pas fait ſuccomber d'abord à la tentation, s'ils euſſent été conſidérables, elle auroit été dangereuſe dans l'indigence où j'étois: mais heureuſement la prudente économie des Flamands ne m'expoſa point au combat, que ſe ſeroient livrés le déſir d'une vie plus commode, & la crainte que l'acceptation de ces offres ne nuiſit aux idées favorables, que je voulois inſinuer pour moi dans le public. Je n'eus point d'amant aſſez généreux pour m'ouvrir ſa bourſe, ſans prétentions outrageantes à ma vertu, ni d'aſſez étourdi, pour payer d'avance des faveurs incertaines.

Dans l'habitude de la bonne chére que je faiſois aux dépens de la jeuneſſe voluptueuſe de Normandie, je ſupportois moins patiem-

tiemment la frugalité dans laquelle je vivois à Lille par le perſonnage de *virtuoſa* que j'y voulois repréſenter. Bornée au ſeul produit de mes talens pour le Théatre, j'étois peu en état d'exercer ceux de ma Cuiſiniere, qui me marquoit ſouvent beaucoup de mauvaiſe humeur de la triſte oiſiveté dans laquelle je la faiſois vivre. Avec la mortification d'une tempérance outrée, je ſentois encore celle de voir mes robes, & toutes les différentes bagatelles qui ſervent à la parure d'une femme, ſe ſalir & s'uſer ſans pouvoir les faire ſuccéder par de nouveaux ajuſtemens. Une douleur amére preſſoit mon cœur ; lorſque chaque jour je voyois diſparoître l'éclat & la propreté de ces fruits brillans de l'incontinence des Normands.

Malgré le chagrin ſécret dont j'étois occupée, je portois en tous lieux une contenance ſereine. J'affectois d'écouter ſans envie le recit que me faiſoient mes compagnes de leurs plaiſirs avec la jeuneſſe de la Ville ou de la Garniſon : je feignois auſſi de regarder avec indifférence pluſieurs d'entre elles vêtues magnifiquement, tandis que, ſemblables aux ruines de Troïes, mes habits laiſſoient voir à peine quelques

marques

marques de leur ancienne ſplendeur, rien cependant n'étoit plus trompeur que ce dehors tranquille & ſatisfait. Ma vanité, & mon goût pour les plaiſirs & pour la bonne chere, mes ſens étoient irrités par la privation des choſes propres à les ſatisfaire : victime de l'auſterité de ma politique ſageſſe, je ſouffrois tous les maux que reſſent une vertu indigente & dont les paſſions combattent l'éloignement du vice.

Je coulai pluſieurs mois dans cette ſituation en gémiſſant de la corruption du ſiecle, & de ce que la vertu étoit aſſés peu reſpectée pour être ſans pitié abandonnée dans la miſere. Voyant que ma conduite me réuſſiſſoit ſi mal, que loin de me procurer quelque Amant généreux, qui voulut eſſayer la reduction d'une place ſi bien fortifiée par la ſageſſe, elle ne m'attiroit au contraire que d'avares admirateurs, je me repentis de la folie que j'avois eûe d'être ſage, ſans me rappeller la honte & les mépris que j'avois eſſuyés dans mon libertinage à Rouen, je me repréſentai la délicieuſe abondance où j'y vivois; je fis le parallele de la frugalité, de la reſerve & de la continence avec la bonne chere, la volupté, la parure & tous les amuſemens d'une ſocieté galante, cette dif-

différence ranima toutes mes passions. Les agrémens de la réputation & de l'estime publique ne me parurent qu'une vapeur, un phantome qui ne pouvoit me dédommager de l'avidité des ennemis, des dégoûts de l'indigence; & ne pas me mériter l'affectation d'un instant de sagesse.

Dans cette révolution de tempérammment & de passions, je fus prête à renoncer à la vertu, où plûtôt à la dissimulation de mes penchans. Je me proposai d'arracher dès le même jour le masque qui me déguisoit. Je voulois m'afficher moi même pour ce que j'étois véritablement, en faisant publiquement quelques avances indécentes, au premier jeune homme qui m'aborderoit, ou en tenant quelques discours assez libres pour me caractériser en un instant. J'aurois suivi ces mouvemens déréglés, si je n'eusse reçu une lettre que ma Mere m'écrivoit de Paris; elle fut un frein à mes passions revoltées. Ma bonne Maman avoit enfin terminé toutes les affaires qui la retenoient loin de moi. Elle me marquoit qu'elle me rejoindroit au plûtôt à Lille. Elle approuvoit ma conduite, & formoit de grandes espérances sur la réputation que je m'y étois acquise, elle m'exhortoit à perséverer

dans la vertu ; sa lettre étoit embellie de plusieurs traits de morale: elle m'assuroit d'une récompense proportionnée aux violences que j'opposerois à mon témperamment.

L'ayant informée de la disette où je serois bien tôt de toutes choses, elle m'envoyoit pour m'affermir contre les périls de l'indigence, une lettre de change de trois cens livres. Cet argent étoit le fruit d'un petit commerce honnête, qu'elle avoit fait à Paris pendant son séjour. L'embaras de ses propres affaires, ne l'avoit point empêchée de se mêler de celles d'autrui. Ayant appuyé les poursuites d'un jeune Anglois auprès d'une jolie brune de la Troupe de Melpomêne, ses soins avoient été libéralement payés par les Parties contractantes: ces trois cens livres étoient une partie des avantages qu'elle avoit recueillis dans cette heureuse négociation.

Sa lettre renfermoit encore une circonstance qui me parut presque aussi importante que la lettre de change. Monsieur l'Intendant, Héros assez intéressant dans la premiere partie, étoit devenu l'objet de la vigilance de la Police de Paris. Un ordre émané de son Tribunal exposoit ce galant

homme

homme au triste séjour de Bicêtre. L'Intendant piqué du travers qu'elle prenoit avec lui, vouloit s'éloigner d'une Ville, où l'on avoit si peu d'égards pour ceux qui s'appliquoient à maintenir l'harmonie dans la société, & à faire vivre les deux sexes dans une intelligence intime. Plusieurs de ses disciples faisoient mille efforts pour le retenir, en le flattant qu'il pourroit se soustraire aux recherches de la Police, ou dissiper sa mauvaise humeur. Mais il avoit confié à ma Mere que malgré leurs sollicitations, il alloit porter ailleurs l'exercice de ses talens. Craignant de voir la noblesse de son industrie dégradée par une détention flêtrissante, indéterminé sur les lieux où il trouveroit des sujets mieux disposés aux pratiques de son art, ma chere Maman lui avoit conseillé de venir à Lille. Ayant pris ce parti sans peine, ils devoient y arriver ensemble par la même voiture. Pour n'y pas paroître en Avanturier, & avoir un titre qui l'annonçât d'abord, ils avoient concerté l'un & l'autre qu'il passeroit pour mon Oncle, en qualité de Frere de ma chere Maman, & qu'il établiroit son domicile chez moi, en me payant une pension, ou en me dédommageant par son industrie. Ma Mere me

proposoit ces divers arrangemens dans sa lettre ; leur exécution ne dépendoit plus que de mon consentement : Elle me faisoit entrevoir tous les avantages que nous pouvions retirer de l'association de l'Intendant, & me citoit mille exemples parmi mes pareilles, de l'utilité de ces sortes d'adoptions.

Dans la disposition le tempérammment où je me trouvois, l'image de mon cher Intendant se retraça vivement sur mon imagination. Je me rappellai ses talens pour l'amour, son rafinement dans les plaisirs de la volupté, je vis tous les secours que je pourrois retirer de son industrie dans mes projets, d'inspirer des passions avantageuses à ma fortune. Rien ne me paroissoit plus joli que d'avoir un homme chez moi autant utile à mes desseins qu'à mes plaisirs, & que mes adorateurs verroient sans jalousie par la qualité d'Oncle que j'allois lui conférer. Conséquemment à la vivacité de mes passions, je trouvois en lui un moyen charmant de me soutenir plus constamment dans les principes de sagesse & de retenue avec lesquels j'avois débuté. J'écrivis à ma chere Maman que j'acceptois le Concordat avec l'Intendant, & que je les atten-

attendois l'un & l'autre avec empressement.

Lorsque j'eus reçu l'argent de ma lettre de change, je fis emplette d'une robe de goût, que l'on crut être d'abord une galanterie de quelque Amant secret, dont enfin j'avois accepté l'hommage. Sans paroître offensée d'une telle injustice; je sçus glisser dans la conversation qu'un Banquier très-connu dans Lille m'avoit payé le montant d'une lettre à vûe tirée sur lui par un de ses correspondans à Paris, & que cet argent m'avoit été envoyé par ma Mere. On approfondit ce que j'avançois, le Banquier convint de la vérité; la malignité des soupçons fut confondue; ma vertu reprit tout sont éclat, & ma robe ne fut plus regardée comme un tribut de l'amour.

J'annonçai l'arrivée de ma Mere, & de mon Oncle (c'est ainsi que je nommerai quelquefois Monsieur l'Intendant) plusieurs de mes Amans apprirent cette nouvelle avec plaisir, croyant les trouver plus traitables, que moi, & que moins rigides sur les bienséances, ils auroient plus de facilités pour se procurer quelque accès dans ma maison; les autres craignirent d'y rencontrer

contrer plus d'obstacles : aucun ne pénetra la ruse de ma conduite.

Voulant me surprendre agréablement, je les vis descendre chez moi deux jours avant celui qu'ils m'avoient marqué, ma femme de chambre qui se trouva présente à l'entrevue, m'obligea de retenir les transports que je sentis à l'aspect de mon cher Intendant. Je leur donnai le caractere de ceux qui conviennent à une Niece pour un Oncle respectable. L'Intendant ayant démêlé l'impression qu'il faisoit sur moi, & la cause de ma modération se borna lui-même aux caresses, & aux marques d'amitié qu'il devoit à la fille de sa Sœur. Agnès, c'est ainsi que je nommois ma femme de chambre, à cause de sa sagesse & de sa simplicité (je l'avois choisie dans ce genre de peur qu'un esprit plus transcendant n'eût pénétré nos misteres) Agnès, dis-je, s'étant retirée par mes ordres ; je m'abandonnai sans contrainte, quoique en la présence de ma Mere, au plaisir de voir celui qui m'avoit fait connoître les premieres douceurs de la volupté. Ma chere Maman jugea par ce début, que si j'étois une disciple reconnoissante, je n'etois pas moins zelée pour la perfection. Elle supposa que je ne serois

ſerois point fâchée de prendre ſans retardement quelques leçons de cet ancien maître, pour voir ſi je n'avois rien perdu de l'excellence de ſes principes, & démêlant par la nature de nos préliminaires que nous n'attendions que ſon abſence pour entrer dans nos opérations, elle nous laiſſa dans une pleine liberté. Quels plaiſirs ne goûtai-je pas, dans les enſeignemens nouveaux que je reçûs de mon cher Intendant? Quoique aſſez conſommée dans ſa doctrine, j'y découvris des nouveautés. Tous mes ſens réunis vers l'inſtruction de cet aimable Docteur, perdirent la faculté de voir, & de connoître tout autre objet concentrée dans une application ſilentieuſe; mon corps n'étoit ſoumis qu'aux agitations de mon ame entraînée dans toutes les parties de la volupté. Mais quittons l'obſcurité de l'allégorie, & prenons le ſtile ſimple que demande une narration Hiſtorique.

La vivacité naturelle de l'Intendant ne me parût point appéſantie par les fatigues du voyage. Je trouvai d'autant plus de charmes dans les transports d'une réunion ſi tendre, que je m'y livrai, ſans crainte d'expoſer ma réputation. Mes plaiſirs ſecrets avec un homme que ſa qualité d'Oncle au-

torisoit à résider chez moi, simpatisoient avec l'apparence de ma vertu. Rien ne m'étoit plus flatteur que de me montrer au Public, parée de tout ce que la sagesse a d'imposant, tandis que je ne perdois rien des douceurs du contraire. Outre l'essentiel de mes plaisirs, je m'en proposois encore de singuliers & de picquans, en soutenant comme il faut ce double caractere.

L'Intendant & moi rentrés dans un état plus tranquille, nous dîmes mille jolies choses sur le personnage que nous allions représenter l'une & l'autre. Ma Mere revint pour lors, jugeant qu'elle nous avoit laissez suffisamment en liberté, pour ne plus craindre de nous gêner par sa présence. Elle nous marqua par un signe, qu'Agnès la suivoit pour vuider ses malles qui venoient d'arriver, & mettre en ordre ce qu'elles renfermoient. Mon Oncle & moi nous prîmes le maintien convenable devant des témoins. Tandis qu'Agnès s'occupoit de l'arrangement des habits & linges de ma Mere & de mon Oncle; celui ci affectoit de m'interroger sur la conduite que j'avois tenue pendant l'absence de ma chere Maman. Agnès s'étant mêlée dans la conversation, l'assûra que j'avois vêcu comme une

Re-

Religieuſe. Mon Oncle m'approuva, & fit gravement un fort beau diſcours ſur l'excellence de la vertu. La ſimple Agnès interrompoit fréquemment ſon ouvrage pour l'écouter avec attention. Plus elle prêtoit l'oreille à ſes diſcours, & plus il parloit éloquemment ſur le mérite de la ſageſſe. Agnès édifiée de ſa morale, le regardoit comme un perſonnage vénérable, dont la préſence & les inſtructions étoient capables de nous ſoutenir contre les tentations les plus ſéduiſantes. Il s'obſerva toujours depuis ce moment, de maniere qu'il ne lui échappa rien qui fut capable de détruire les idées qu'elle avoit priſes ſur ſon compte. Il étoit également reſervé devant un petit Laquais, que je fus obligé de prendre à mon ſervice.

L'heure du ſouper arriva. Trotinet (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce Laquais) ayant ſervi le deſſert, & s'étant retiré, ma Mere, l'Intendant & moi nous formâmes le plan de conduite que nous allions tenir pendant notre réſidence à Lille; n'ayant d'autre but que d'attirer quelque Amant riche & libéral, nous nous appliquâmes uniquement à concerter tous les moyens propres

 à dé-

à déterminer un homme de cette espece à s'attacher à moi.

La haute expérience de Mr. l'Intendant en cette matiere nous étant connue, nous le priâmes d'ouvrir la conférence; il s'en deffendit par modestie, alléguant que ma Mere, autant par une ample connoissance du manége le plus subtil de la galanterie, que par les droits du sang, devoit parler avant lui: ma Mére humblement répondit à sa politesse, & convint de la supériorité qu'il avoit sur elle. Ce combat de civilité ayant duré quelques momens, je réglai le Cérémonial en décidant que mon Oncle proposeroit son sentiment, & que ma chere Maman auroit la liberté de dire après lui, ce qu'elle imagineroit de plus avantageux à l'objet de nos délibérations. L'Intendant obéit. Son avis renfermoit plusieurs articles que je suis obligée de rapporter pour l'intelligence de mon histoire.

I.

„ Je devois traiter avec indifference
„ tout Amant mineur, & sous la dépen-
„ dance de ses Parens.

II. Ainsi

II.

„ Ainsi que je l'avois sagement fait jus-
„ ques alors, ma porte seroit refusée à
„ toute la jeunesse mutine & turbulente.

III.

„ Je n'accepterois des soupers en ville,
„ que lorsque j'y serois invitée par des fem-
„ mes, & dans des maisons respectables.

IV.

„ J'y serois toujours accompagnée de
„ ma Mere ou de mon Oncle.

V.

„ Lorsque le hasard me procureroit
„ quelque Amant maître de sa fortune, Mr.
„ l'Intendant en étudieroit l'opulence, le
„ caractere & la générosité.

VI.

„ Alors sur son rapport, & selon les cir-
„ constances je paroîtrois plus ou moins
„ sensible.

VII.

„ Ma Mere & mon Oncle affecteroient
„ d'ignorer son amour & ses desseins.

VIII.

VIII.

„ On ne le recevroit d'abord que rare-
„ ment dans la maison, & dans les premiers
„ jours, ma Mere ou l'Intendant seroient
„ témoins de ses visites; il y seroit regardé
„ sans affectation comme un ami, dont la
„ société plairoit à mon Oncle, ou selon
„ sa condition, comme un homme respec-
„ table, dont la qualité ne permettoit pas
„ que l'on refusât les politesses.

IX.

„ J'affecterois une ame désinterressée,
„ plus capable d'être touchée par le senti-
„ ment que par les présens.

X.

„ On laisseroit entrevoir habilement
„ quelque inquiétude des persécutions d'un
„ Créancier supposé.

XI.

„ On glisseroit avec art dans la conver-
„ sation une legere envie de quelques
„ meubles de prix.

XII.

„ Sans mépris, on refuseroit cependant
„ les

„ les présens de peu de conséquence ; &
„ l'argent ne seroit accepté qu'à titre d'em-
„ prunt, duquel on ne donneroit pas de
„ billet.

XIII.

„ Selon les libéralités de l'Amant, on
„ lui fourniroit l'occasion de me voir seule
„ quelquefois ; elle paroîtroit un effet du
„ hasard, & j'opposerois toujours beau-
„ coup de résistances aux entreprises qu'il
„ pourroit former sur moi.

XIV.

„ Je ne le rendrois parfaitement heureux,
„ que lorsqu'il auroit mérité mes faveurs
„ par une suite de générosités, & dans un
„ espoir apparent, qu'elles en attireroient
„ de plus fortes.

XV.

„ J'illustrerois ma défaite par des larmes
„ & des regrets, & je feindrois que ma
„ foiblesse seroit un effet de l'amour.

XVI.

„ Pour ne pas compromettre le caracte-
„ re d'honneur & de probité, dont ma

„ Mere

„ Mere & mon Oncle feroiént profeſſion, „ ils paroîtroient ignorer l'écart de ma ſa- „ geſſe, & je mettrois mon Amant ſur le „ ton de n'haſarder en leur préſence aucu- „ nes libertés, qui puiſſent révolter leur „ vertu.

XVII.

„ Peu de tems après ſa victoire, ils ne „ me laiſſeroient plus ſeule avec lui pour „ irriter ſon amour, & je feindrois que „ leur vigilance feroit un effet de leurs „ ſoupçons de ſon attachement pour moi.

XVIII.

„ Je lui donnerois des rendez-vous, „ dont ſouvent ils déconcerteroient les „ meſures.

XIX.

„ Si l'on appercevoit du relâchement „ dans ſa libéralité, ou s'il ſe préſentoit „ quelque Amant plus riche, & plus de „ mon goût, on paroîtroit craindre que „ ma réputation ne fût expoſée par ſon as- „ ſiduité. Il feroit prié de ne me plus „ voir, & je l'engagerois moi-même à ſe „ retirer pour ne plus troubler la paix do- „ meſtique.

XX.

XX.

„ Enfin ma Mere devoit se forcer à vivre „ dans la continence, pour ne pas détrui- „ re elle-même par l'imprudence, ou l'in- „ discrétion de ceux qu'elle choisiroit, le „ vernis de sagesse & de vertu que nous „ voulions jetter sur nos mœurs.

Ma chere Maman eût peine à souscrire à ce dernier article, mais cependant pressée par les représentations de mon Oncle, elle nous donna sa parole d'honneur que quelque dure que lui parût cette condition, elle l'observeroit inviolablement.

Tel fut le sentiment de Mr. l'Intendant, sur la conduite que nous devions tenir. N'y ayant trouvé aucune matiere de contradiction nous l'approuvâmes. Nous convinmes encore d'employer plus ou moins de rafinement & d'artifice, selon les circonstances, sans cependant nous écarter jamais de ce plan général. Il fut outre cela décidé que nous nous comporterions toujours en présence des domestiques, de façon qu'ils ne pourroient rien pénétrer de nos misteres.

Ma



Ma Mere & l'Intendant parurent dès le lendemain à la Comédie. La Troupe comique, ainsi que le Public crurent aisément que ce dernier étoit mon Oncle, lorsque je l'annonçai pour tel. Une supposition de Parens est facile aux personnes d'une naissance obscure & inconnue, lorsqu'elles sont éloignées du lieu de leur origine & sur-tout à une Actrice. Le Public uniquement attentif à ses talens & à ses charmes, ne s'intrigue point pour pénétrer quel sang lui donna le jour. Il reçoit volontiers pour ses proches tous ceux qu'elle veut lui traduire dans cette qualité; & il ne cherche en elle que ce qui peut divertir son esprit ou ses sens. Mon extraction étant ignorée des Comédiens des deux sexes, qui composoient la Troupe, ils ne formerent aucun soupçon en me trouvant un Oncle dans la personne de l'Intendant qui leur étoit inconnue, de sorte que la politique adoption que j'en faisois fut reçûe, comme une proximité toute simple & toute naturelle.

L'Intendant avec la qualité de mon Oncle fut accablé de caresses en arrivant au Théatre. Mes jeunes adorateurs croyans par leurs politesses se procurer une entrée

libre

libre chez moi, lui marquerent quelque empressement de commercer avec lui. Tous lui dirent quelque chose d'obligeant, plusieurs lui proposoient de souper ce même soir avec eux. Ma Mere qui avoit repris les fonctions de son emploi, vit aussi son petit Bureau rempli d'une jeunesse brillante & distinguée.

Mon Oncle prit d'abord le caractere d'un homme sensé, qui a de la politesse & de la probité. Il répondit à l'accueil obligeant qu'on lui faisoit, mais en marquant par une circonspection respectueuse qu'il se connoissoit, & qu'il ne méritoit point par lui-même l'honneur qu'il recevoit. Il insinuoit de cette maniere, qu'il ne l'acheteroit point par des complaisances qui eussent rapport à moi. Sans affecter une gravité rebutante, il ne s'émancipoit point avec les jeunes gens, qui par leur air caressant & poli, sembloient lui dire qu'ils oublioient en sa faveur la différence de leurs conditions, & qu'ils lui permettoient de se familiariser. Mais Monsieur Dubois (c'est sous ce nom que je l'avois annoncé, parce que tel étoit celui de ma Mere originairement) Mr. Dubois, dis-je, affectoit de ne pas entendre ce langage, & de montrer

que sa retenue partoit de la connoissance de lui même, & de la distance qu'il y avoit entre eux & lui. Il leur laissoit entrevoir par cette conduite, qu'il démêloit parfaitement leurs secrettes vûes, & qu'il ne devoit qu'à moi les bontés dont ils l'honoroient, mais que n'étant pas dans l'intention de les faufiler avec moi, il ne lui convenoit pas de se lier avec eux. L'Intendant connut par lui-même l'impression que sa maniere d'agir faisoit sur les esprits. Un jeune homme qui selon les apparences l'avoit observé, vint trouver un de ses amis placé dans les coulisses, & lui dit d'un air badin, en lui frappant sur l'épaule, Mr. Dubois ne me paroît pas traitable. L'Intendant qui n'étoit pas fort éloigné entendit clairement ce discours.

Ma Mere avoit à peu près joué le même rôle dans son Bureau, avec ceux qui l'avoient prévenue par des politesses : quelques uns, même la solliciterent pour leur permettre de lui rendre leurs devoirs chez elle. Ma chere Maman qui copioit au mieux la femme de bien, lorsqu'elle n'étoit pas connue, & que les occasions le demandoient, les pria de trouver bon qu'elle les refusât. Elle leur dit que par un effet de sa

pru-

prudence, & de mes heureuses dispositions pour la vertu, elle avoit jusqu'à présent sauvé ma réputation de la malignité du siecle, & qu'elle ne l'exposeroit jamais en souffrant des visites, qui quoique innocentes pourroient cependant exercer la calomnie contre moi. Malgré un discours si imposant, un plus effronté que les autres la pria de souffrir qu'il fit apporter à souper chez moi. Ma très chere Mere ne daigna pas repliquer, & le regardant avec mépris, elle lui fit connoître qu'une femme comme elle ne devoit pas répondre à une proposition aussi impertinente.

Le spectacle étant fini, & Mr. Dubois s'étant poliment dispensé d'accepter les soupers qu'on lui avoit proposés, nous retournâmes au logis avec ma Mere. Nous y trouvâmes un billet d'une femme de distinction de la Ville qui m'invitoit à me rendre chez elle après la Comédie. J'y fus avec ma Mere ; Mr. Dubois consentit à souper seul au logis. La Baronne Dolbek, c'est ainsi que se nommoit cette Dame, nous reçût fort bien par l'amitié que mes talens lui avoient inspirés. Elle me faisoit même quelquefois des petits présens qu'elle m'obligeoit d'accepter. J'étois chez elle

avec autant de liberté que si j'eusse eu l'honneur d'être d'une condition égale à la sienne, on m'y regardoit moins comme une Actrice que comme une compagnie autant estimable qu'amusante. Ma Mere recueillit une partie de la bienveillance que l'on avoit pour moi. Elle vit dans ce moment quelle réputation je m'étois faite à Lille, puisqu'une femme de cette qualité me traitoit avec tant d'attention. La Baronne eût la bonté de lui demander, depuis quel tems elle étoit en Flandres, à quoi elle répondit, qu'elle étoit arrivée du jour précedent avec son Frere. Madame Dolbek n'ignoroit pas qu'une Comédienne peut être fort aimable, & d'un bon commerce pour les honnêtes gens qui aiment l'amusement, & cependant avoir des parens sur-tout en genre masculin, peu admissibles en bonne compagnie, pour ne pas se repentir d'une politesse qu'elle me vouloit faire dans la personne de Mr. Dubois : elle me fit signe de venir lui parler en secret. Alors elle me demanda naïvement, si mon Oncle étoit un homme présentable, je l'en assurai, il l'étoit en effet, & en séparant de sa personne ses mœurs & l'exercice de son Intendance à Paris, il avoit un

un esprit, des manieres, des talens propres à plaire à une societé délicate, j'en fis l'éloge à la Baronne; je lui appris qu'il avoit de la Musique, de la voix, & qu'il jouoit joliment de plusieurs instrumens. Sur ma parole, elle lui envoya un Laquais, pour le prier de sa part de venir souper avec nous.

Je n'avois point mis d'exageration dans le portrait que j'avois fait à la Baronne de Mr. Dubois. Ce Garçon étoit né d'une honnête Famille bourgeoise de Paris, & avoit été fort bien élévé. Mais ayant perdu son Pere avant sa majorité, il s'étoit plongé dès sa jeunesse dans le libertinage, & y avoit consommé une fortune passable, qu'un Tuteur honnête-homme lui avoit conservée. Sans Biens à la fleur de son âge, il s'étoit vû forcé de se saisir d'un emploi vacant par la mort d'un Mercure moderne, la volupté gémissoit de la perte du deffunt; Mr. Dubois touché de ses regrets essuya ses larmes, en continuant avec succès les exercices que la mort de son Prédecesseur avoit interrompus pendant quelques jours. Il avoit pris ce parti d'autant plus volontiers, que cet emploi produisoit un revenu qui suppléoit au dérangement de ses affaires.

 Mon

Mon cher Oncle, sur l'invitation de la Baronne, ne tarda point à paroître. Je démêlai qu'elle étoit contente de sa figure, & de la maniere dont il se présentoit. Habillé sans faste, il étoit mis fort proprement. Un habit brun, avec des boutons d'or, une perruque blonde, d'un goût financier, composoient sa parure ennoblie par une épée qu'il portoit de bonne grace; une canne à pomme d'or lui donnoit encore un air étoffé: cela tout ensemble montroit l'apparence d'un honnête homme. Son maintien à table appuya cette idée dans les esprits. Respectueux, sans embarras, poli sans contrainte, il prouva qu'il avoit l'usage du monde, & que la bonne compagnie lui étoit familiere. Il parla peu d'abord, mais ce qu'il glissa dans la conversation, fit voir de l'esprit, du sentiment & de la saillie. Les hommes parurent l'estimer, les femmes l'écouterent avec plaisir. Plus Mr. Dubois s'appercevoit de ces impressions favorables, plus il répandoit une gayeté décente dans les discours que l'occasion lui procuroit de tenir.

Le caractere des Conviés éoit à peu près celui de la Maîtresse de la maison. Délivrée depuis quatre ans de la dépendance d'un

d'un Epoux de mauvaiſe humeur, elle ſe dédommageoit des chagrins qu'elle avoit eſſuyés pendant ſon mariage. N'ayant entré dans l'engagement de l'himen, que dans l'eſpior de jouir des plaiſirs & de la liberté, elle avoit été cruellement déçûe, en ſe trouvant liée à un homme qui joignoit à une forte jalouſie un dégoût philoſophique des amuſemens du monde. Lors de ſon himen, la triſte Baronne avoit enduré tous les maux que peut ſouffrir une femme obligée de ſoumettre ſes penchans à des inclinations contraires. Libre enfin par la mort de ſon Epoux, en poſeſſion d'un revenu conſidérable, elle perdoit le ſouvenir de ſes peines paſſées, dans l'étourdiſſement & le tumulte du grand monde. Plus ſon goût des plaiſirs avoit autrefois été retenu dans une vie ſolitaire & cachée, plus elle aimoit alors à briller par l'éclat de ſa dépenſe ; & à jouir ſucceſſivement des amuſemens qui conviennent à une femme riche & de condition, ſans diſtinction d'état & de qualité. Sa maiſon étoit ouverte à tous ceux qui avoient de l'eſprit, de l'enjouement & des talens, lorſqu'ils avoient une réputation d'honnêtes gens, & qu'elle leur connoiſſoit des mœurs. La vieilleſſe

incommode & chagrine en étoit bannie, on y railloit la gravité, le jugement même y paroissoit ennuyeux; la folle & riante jeunesse, le badinage, seuls y étoient caressés. Pour être aimé de Madame Dolbek, pour être admis dans sa société familiere, il falloit avoir le même goût, la même humeur, ou du moins l'adopter pour le tems que l'on passoit avec elle.

Mr. Dubois pénétra d'abord son caractere, auquel celui de toute la compagnie paroissoit conforme. Agissant conséquemment à ses observations, il s'établit au mieux dans l'esprit de la Baronne, & de tous les convives. On parla d'amour. Mr. Dubois traita cette matiere avec une élégance achevée, il y sema de l'enjouement, du badinage & des applications flatteuses aux Dames qui l'écoutoient. On but sans excès, mais on prit cependant cette petite pointe qui donne du vif aux plaisirs de la table, & qui rétablit la liberté contrainte auparavant par le céremonial. Mr. l'Intendant qui le premier s'étoit mis dans cette situation éveillée, voulut faire connoître qu'il sçavoit aussi bien chanter que discourir. Arrivant de Paris, il avoit tout les couplets nouveaux, & les chansons les plus à la

mode,

mode, & il en regala la compagnie, qui prit un plaisir singulier à l'entendre. S'appercevant que le sens froid étoit éclipsé chez les Dames, & que la joye, le vin & la table les avoit mis dans la disposition de se rejouir, même de ce qui pourroit les offenser dans d'autres circonstances, il hazarda des chansons, dont la licence étoit couverte d'une gaze des plus déliées. Il les ornoit de mouvemens & de regards, qui en développoient assez clairement le véritable sens. Tout fut bien reçu, tout fut écouté. Les Dames en firent un très-joli commentaire. L'effronté Dubois poussa plus loin son audace. Il chanta des airs tendres, qu'il adressoit à la Baronne, & lui faisoit lire dans ses yeux qu'il sentoit tout ce que l'Auteur avoit exprimé dans sa chanson. Cela pouvoit passer pour une galanterie obligeante dans un homme de condition pareille à celle de Madame Dolbek, mais dans la personne de mon Oncle, j'y trouvois une impertinence outrée. J'avoue ma simplicité, je craignis que la Baronne ne s'en choquât, & que l'air & l'action passionnés de Mr. Dubois ne lui attirât quelque œillade de correction, qui le fit rentrer dans le respect. J'etois dans une erreur

 extrême,

extrême, plus Mr. l'Intendant s'attendrissoit, plus Madame Dolbek avoit un petit air content d'elle même. Elle feignoit par intervalle d'être distraite, & de s'occuper d'ailleurs, mais ses yeux tantôt languissans, tantôt animés se reportoient à l'instant sur Mr. Dubois, elle les fixoit sur lui, & toute sa contenance étoit un applaudissement secret de la liberté qu'il avoit prise. Je fis seule cette remarque avec ma chere Maman. Les autres Cavaliers attiroient l'attention de chaque Dame dans le même goût. Nous nous séparâmes après une séance aussi longue qu'amusante. La Baronne en m'embrassant au moment que nous nous retirâmes, me dit que mon Oncle étoit charmant, & que l'on auroit beaucoup perdu, s'il n'étoit pas venu souper avec nous,

A peine fûmes-nous de retour au logis, & dans une pleine liberté, que nous félicitâmes Mr. Dubois sur le succès heureux de ses galanteries pour Madame Dolbeck. Il voulut dissimuler un moment pour se rejouir, & feignit de ne rien comprendre à nos complimens. Quelles idées sont les vôtres, nous dit-il gravement, pouvez-vous penser que je me sois assez oublié

pour

pour faire l'agréable auprès de la Baronne. & qu'elle ait été capable de m'écouter avec complaisance? Tréve de déguisement mon Frere, répartit ma chere Maman: vertu chou Monsieur Dubois, continua-t elle, quelle course rapide dans l'empire amoureux? Vous êtes à peine débotté, que vous faites la conquête d'une femme riche & de condition. Paix, repliqua-t-il en riant avec éclat, silence & discrétion. Affectés de ne vous point appercevoir des sentimens de la Baronne, & laissez-moi conduire cette intrigue, ou je ne connois plus les cœurs, ou cette femme est dans mes fers. Est-elle libérale, continua mon Oncle, en s'adressant particulierement à moi? Oui, répondis-je, je lui connois plusieurs traits de générosité. Bon, reprit-il, c'est tomber au mieux: l'amour rend prodigue une ame généreuse dans l'indifférence.

Il ne m'étoit pas difficile de pénétrer les desseins de Mr. Dubois, & de voir qu'en profitant de la foiblesse de la Baronne, il se proposoit de la duper. Ce projet me répugna. J'aimois Madame Dolbeck, je lui avois des obligations; ces motifs me paroissoient assez forts, pour m'empêcher d'être de concert dans les tromperies qu'il

lui

lui préparoit. Malgré tous mes vices, j'ai une délicatesse naturelle, qui me rend odieux tout ce qui porte un caractere de bassesse. Il me sembloit qu'il étoit permis à une fille de mon état née sans biens, sans ressource, d'accepter les bienfaits des hommes en compensation de mes faveurs. Cela me paroissoit un trafic volontaire, qui loin de blesser la probité dispense même de sa reconnoissance; J'admettois encore que l'adresse & l'artifice pouvoient être employez. Semblable à l'habile commerçant, qui jette un lustre sur la marchandise, pour y faire des profits plus considérables; une Comédienne a le droit de s'embellir de tout ce qui peut attirer les plus riches offrandes. Graces, enjouemens, fidélité apparente, conduite honnête, ce sont toujours les qualités les plus séduisantes, & où les hommes portent leurs plus riches propositions. Mais je pensois différemment des vûes de Mr. Dubois sur la Baronne. S'il n'eût prétendu qu'à son cœur; je l'aurois laissé agir sans obstacle. Elle étoit capable de lui en imposer, ou de se deffendre de son faux mérite, si elle n'eût pas chéri sa défaite. Mais l'Intendant avoit d'autres intentions, contre lesquelles ma délicatesse se révoltoit.

La bourſe de Madame Dolbeck étoit l'objet important qui réuniſſoit toutes ſes idées. Incapable d'employer groſſierement le larcin, il n'en étoit pas moins dangereux. Etabli dans ſa confiance, la ſubtilité de ſon génie ſe ſeroit adroitement exercée ; & la Baronne volontairement, & ſans s'en appercevoir, eût été la dupe d'un homme, dont peut-être elle n'auroit pénétré que trop tard les ſecrets & véritables motifs. Ma crainte étoit d'autant mieux fondée, que je ſçavois pluſieurs exemples de femmes de qualité, qui par leur foibleſſe avoient été cruellement trompées par des Avanturiers, tel que Mr. Dubois. Mon attachement, ma reconnoiſſance me ſolliciterent de lui épargner cette mortification.

Quoique ſelon les apparences, je dûſſe partager le fruit des fourberies de l'Intendant, je ne me ſentis point arrêtée par cette raiſon d'intérêt. Je me flattai que l'amour & le hazard, me procureroient bientôt quelque riche conquête qui m'en dédommageroit. Bien ſûre que ma délicateſſe ſeroit condamnée par ma Mere & mon Oncle, ſi je leur communiquois ma répugnance, pour l'attentat qu'ils tramoient contre

tre la Baronne, je leur cachois soigneusement ce que je pensois. Le but principal de notre societé étant d'attraper de l'argent, ils m'auroient regardée comme une partie discordante, qui opposoit une contradiction extravagante à un projet bien sensé. Envain pour m'appuyer j'aurois appellé à mon secours les sentimens, la délicatesse, la reconnoissance que nous devions à Madame Dolbeck, de nous avoir reçus chez elle avec bonté; ces citations n'auroient été d'aucun crédit dans leur esprit. Je les laissai raisonner sans interruption, sur les moyens que Mr. Dubois devoit prendre, pour gagner entierement le cœur & l'esprit de la Baronne. Quoique ma Mere n'eût jamais été employée dans des intrigues de femmes d'un certain rang, ce fond de jugement & de réflexion, dont elle étoit douée pour tout ce qui ressentoit la galanterie, lui fit imaginer des mesures d'une sagesse, & d'une prudence extrême. Elles renfermoient tout le ménagement que demande une femme de condition, qui a dans le monde une réputation à conserver. Pour ne pas leur rendre mon silence suspect, sur une matiere qui devoit m'interresser par rapport à moimême, je feignis que l'abbatement

tement du sommeil m'ôtoit la faculté de me mêler à leur entretien, & je differai peu à me mettre au lit.

Dès le lendemain, je fus chez la Baronne, dans l'intention de déranger les projets du galant Dubois, elle me fournit une preuve assez claire, que le cœur d'une femme de condition, & celui d'une fille de Théatre sont de la même composition. Ils reçoivent avec une égale facilité les mêmes impressions; il n'y a point de difference dans les passions qui l'agitent, souvent ces mêmes passions sont satisfaites, avec une licence aussi peu cachée. Hé bon jour chere enfant, me dit-elle, aussi-tôt qu'elle m'apperçût! Comment vous portezvous? La Maman n'a-t-elle point été incommodée d'avoir veillé aussi longtems? Et Mr. Dubois est-il aussi guai ce matin que hier au soir? Il est extrêmement aimable votre Oncle, continua-t-elle. Conviens sincerement de la vérité, poursuivit rapidement la Baronne, d'un air caressant, & en m'attirant dans un fauteuil auprès d'elle, conviens que tu serois charmée qu'il ne fut pas ton Oncle, pour avoir le plaisir de t'en faire un Amant. A ces mots, j'affectai une mine négative, qui montroit une for-

te

te de dédain pour Mr. Dubois. Madame Dolbeek s'en étant apperçûe, que cela signifie-t-il, repliqua-t-elle étonnée, un Amant fait comme lui n'auroit point l'art de te plaire? Ah ma chere, je ne traiterai point cela de délicatesse, c'est bisarrerie! Il y a des femmes qui sont en état de se piquer de bon goût & de discernement, & qui ne dédaigneroient point la conquête de Mr. Dubois. Je vis bien que la blessure étoit profonde dans le cœur de la Baronne, & que le fripon d'Intendant sans effort avoit trouvé le secret de la rendre sensible. Si j'avois eu le tems de moraliser avec moi-même sur mon sexe, ceci m'auroit fourni d'amples réflexions: mais j'avois à répondre à Madame Dolbeck, & à dissiper l'enchantement, où les charmes de mon Oncle l'avoient transportée. Je ne suis point aveugle sur le mérite de Mr. Dubois, repris-je, il est aimable sans doute, mais je le connois mieux qu'un autre, & je sçai que ses belles qualités sont balancées par de grands défauts. Cet homme, poursuivis-je, Madame, avec un air de confidence, est d'une discrétion étonnante; il a eu quelques bonnes fortunes à Paris qu'il a publiées sans mistere,

re, ce qui lui a attiré des désagremens; malgré cela il n'eſt pas corrigé, & il n'eſt jaloux d'être aimé que pour avoir le plaiſir de le dire. Peu de femmes, continuai-je, s'accommodent d'un pareil caractere, on doit avoir quelque ſoin de ſa réputation; & ſi par une indulgence du ſiecle, l'amour ne perd pas une femme d'un certain rang, du moins une intrigue avec un homme de la condition de mon Oncle, ne lui fait pas beaucoup d'honneur. La Baronne étoit rèveuſe pendant ce diſcours. Je crus détruire ſes favorables préventions pour Monſieur Dubois, en achevant de le peindre par un dernier trait. Outre ſon indiſcrétion, ajoutai-je, il eſt taché d'un vice encore plus révoltant. Dénué de fortunes & de biens, il a mis à profit pour ſon intérêt, la foibleſſe de pluſieurs femmes qui l'ont aimé. Avide de préſens, ſes ſoupirs ſollicitoient plûtôt leur généroſité que leurs faveurs, & la plus libérale eſt celle qui l'a vû le plus amoureux. Ah ſi, repartit vivement la Baronne, vous avez raiſon, voilà de grands défauts. Alors elle garda le ſilence quelque tems, & moi ſans parler je laiſſois agir ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur

ce correctif à sa passion naissante. Elle reprit enfin la parole. Je suis fâchée, me dit-elle, qu'un homme aussi aimable que Mr. Dubois, ne pense pas plus noblement. Je veux lui inspirer des sentimens plus dignes de son mérite. Je me charge de le corriger, ajouta-t-elle, avec sérénité. Envoyez-le moi d'abord après dîner, dites-lui que je veux lui parler. Ces derniers mots m'étourdirent; j'en connus toutes les conséquences. Je vis que la Baronne avoit perdu la tête & toute réflexion, qu'elle vouloit être aimée de mon Oncle, & l'aimer avec tous ses défauts. Je la plaignis de livrer son cœur à un homme aussi peu digne d'elle. J'admirai l'étoile de ce faquin de Dubois, qui sans soins dans une condition vile & obscure, faisoit en un instant la conquête d'une femme riche & de qualité, d'une femme qui avoit même refusé de former un second engagement avec des hommes, dont la naissance étoit égale à la sienne, d'une femme encore jeune & aimable, qui jusques alors avoit tenu une conduite irréprochable. En effet, Madame Dolbek, en exceptant un goût extrême, un amour décidé pour tous les amusemens, étoit un exemple respecté de toutes les ver-

tus

tus de ſon ſexe. Elle avoit eu des adorateurs d'un âge & d'une figure à expoſer la vertu d'une Veuve à de grands périls; & dans ces tentations ſéduiſantes, elle s'étoit toujours deffendue contre l'attrait de l'amour & du plaiſir: ſans nuire à ſa réputation, les tendres pourſuites de ſes Amans avoient uniquement prouvé, qu'elle étoit capable d'inſpirer de grandes paſſions. Un ſi grand oubli de ſoi-même dans une femme qui avoit de la naiſſance, à qui je connoiſſois des ſentimens, de la délicateſſe, des principes, me parut auſſi étonnant que biſarre. Je n'ignorois pas que la Nobleſſe, l'éducation ſont inſuffiſantes pour arrêter certains mouvemens du cœur & des ſens, lorſqu'un digne objet par des rapports d'égalité ſemble en juſtifier la foibleſſe: mais je n'aurois pû me perſuader juſques alors, qu'une femme placée dans une condition reſpectable, qui marque des ſentimens dignes de ſa naiſſance, qui montre des dehors impoſans, pût deſcendre en un inſtant à la baſſeſſe d'un attachement auſſi mépriſable. Quelle matiere de moralités pour mon Lecteur! Un homme fait pour plaire, eſtimable par lui-même ſollicite le cœur d'une femme de ſe donner à lui.

Ce cœur ſe refuſe, le goût ne parle point, quoiqu'il dût naître pour un tel Amant. Cette femme elle-même trompée par ſa propre indifférence, croit que ſa vertu, ſa ſéverité naturelle, ſont les principes de ſes refus. Un faquin, un viſage inconnu, un minois ſingulier, un vil ſujet revêtu de quelques apparences, d'un mérite emprunté, un homme de cette eſpece, dis-je, ſurvient par haſard; cette femme eſt émûe, le faquin pénétre ſon agitation, il devient audacieux, il réuſſit; ce cœur, cette vertu qui ſe ſont deffendus, contre les empreſſemens d'un homme véritablement aimable, ſont en un inſtant la victime docile d'un Avanturier. La fréquence de ces exemples autoriſe cette réflexion. Un jeune homme peu conſommé dans l'uſage des femmes, la trouvera ſans doute humiliante, lorſqu'il en connoîtra la juſteſſe. Sa vanité l'applaudit, quand il eſt aimé. Son amour propre l'éleve au-deſſus de ſes pareils; il ſe croit un mérite rare, parce qu'une femme lui jure qu'il eſt aimable, & lui prouve qu'elle penſe ainſi par ſes complaiſances & ſes faveurs : le petit ſot devient ridicule par la fatuité dont cet enceus l'enyvre.

vre. Qu'il se désabuse, il n'en vaut pas mieux. Le discernement ne guide pas cette femme ; elle suit le caprice voluptueux de ses sens & de son cœur, & peut-être un jour elle traitera quelque Mr. Dubois avec un emportement aussi tendre. Combien d'hommes rougiroient de leur attachement, s'ils connoissoient ceux qui doivent leur succéder, ou qui les ont précedés dans le cœur qui fait leur idole.

La foiblesse de la Baronne pour mon Oncle me disposa l'esprit à des réfléxions sur mon sexe, où malgré moi je me laisse encore entraîner actuellement. Je sens que je m'égare dans une morale, & des applications contraires au stile historique. Je devois abandonner l'une & l'autre aux lumieres, & à l'imagination de mon Lecteur. On voudra bien me pardonner ces écarts. Comme Auteur, je dois m'exprimer dans l'ordre prescrit pour chaque ouvrage; comme femme je mérite quelque indulgence.

Si Madame Dolbeck eut conservé quelque étincelle de raison & de jugement dans sa préoccupation pour Mr. Dubois, ce que je lui en avois dit étoit plus que suffisant pour la guérir de sa folle prévention. Par le peu d'impression que mes discours

avoient fait sur son esprit, je jugeai de la nature de son aveuglement, & que rien n'étoit capable d'arrêter le honteux penchant où son cœur se livroit. En déplorant sécrettement sa foiblesse, & les repentirs amers qu'elle se préparoit, je ne fus cependant pas assez simple pour m'en chagriner; au contraire je trouvai l'évenement assez comique, pour m'en divertir avec moi-même. Par le soin que j'avois pris de la détourner d'une galanterie si peu digne d'elle, j'avois satisfait à ce que l'amitié & la reconnoissance exigeoient de moi: ma délicatesse n'étoit plus en droit de me reprocher sur son compte, lui ayant fourni une ample matiere de réfléxions sur le mouvement qui l'entraînoit, je l'abandonnai toute entiere au caprice de son cœur, puisque d'aussi fortes raisons n'étoient point capables de le reformer. J'affectai cependant de ne me point appercevoir de sa foiblesse; & je feignis de ne faire aucune attention sur le vrai motif qui l'engageoit à me parler de Mr. Dubois. Je vis aussi par sa sécurité qu'elle ne se persuadoit pas je pénétrois tout ce qui se passoit dans son ame: elle ne pensa pas que je lui eusse fait le portrait de Monsieur l'Intendant par des rai-

sons

ſons particulieres ; & elle attribua ce que je lui en avois dit, à une ſimple confidence indiſcrette. Toutes deux dans cette diſpoſition d'eſprit nous nous ſéparâmes.

Je la quittai en prenant la commiſſion de dire à Monſieur Dubois de ſa part, qu'il ſe rendit chez elle après midi.

Etant de retour chez moi, je ne cachai point que j'avois vû la Baronne, mais je tûs ſoigneuſement l'eſſai que j'avois fait d'éloigner l'Intendant de ſon cœur, & de ſon eſprit. Ayant cependant pris le parti de laiſſer à cette intrigue tout le cours qu'elle devoit prendre, puiſque ma tentative n'avoit pû réuſſir, je ne déguiſai point que Madame Dolbek, m'avoit paru une femme très diſpoſée à ſe jetter dans une affaire de cœur avec Monſieur Dubois : je lui communiquai l'ordre dont je m'étois chargé, c'eſt-à-dire, de ſe rendre auprès d'elle d'abord après dîner ; il partit en effet dans le tems marqué, après avoir répandu dans ſon ajuſtement toute l'élégance qu'il pût imaginer.

J'eus peu d'inquiétude ſur l'effet & les ſuites de cette entrevûe. J'avois peint mon faux Oncle dans l'eſprit de la Baronne avec des couleurs peu favorables. Quoi-

qu'elles n'eussent point dérangé ses tendres dispositions pour lui, Madame Dolbek pouvoit glisser dans la conversation quelque chose propre à faire soupçonner à l'Intendant que je l'avois mal servi; les soupçons entraînent souvent des éclaircissemens, & la Baronne étoit très-capable de lui raporter ingénuement ce que je lui avois dit sur son compte. Ma réponse alors étoit préparée; je n'avois nulle intention de déguiser le vrai motif qui m'avoit fait agir, je m'embarassois peu des conséquences qu'il en pouvoit tirer. Si selon son sistême & celui de ma Mere, ma délicatesse lui paroissoit contraire aux vûes d'intérêt, qui étoient le fondement de notre association, je prétendois de mon côté ne pas consentir à toutes les manœuvres qui repugneroient à mes sentimens.

Outre cela, cette entrevûe sembloit devoir former le nœud de l'intrigue entre la Baronne & l'Intendant, & par conséquent exciter ma jalousie. Par les dispositions de l'une ausquelles se rapportoient les intentions de l'autre, je devois prévoir un partage prochain de l'Intendant avec la Baronne: mais je n'aimois point Mr. Dubois, par un sentiment qui dût m'en rendre

dre jalouſe. Liée ſimplement à lui par l'intérêt du plaiſir, je me conſolois de ce partage, par l'eſpoir d'un Amant qui ſuppléroit à la diminution du tribut que j'en recevois auparavant.

A ſon retour de chez Madame Dolbek, je démêlai par ſon air ſatisfait que ſelon les apparences, cette Baronne ne lui avoit rien dit de la fauſſe confidence que je lui avois faite, puiſqu'il n'échappa rien à mon Oncle qui tendit à m'en faire des reproches. Je le reçus d'un air badin. Doit-on vous préparer des mirthes, lui dis-je en raillant obligeamment, & vos charmes vous ont-ils donné ſur la Baronne une ample victoire ? Non, me repliqua-t-il ſur le même ton, je les ai envoyés en détachement pour ſurprendre les premiers poſtes, ils ſont déja logés dans le cœur; & bientôt ils le forceront à une prompte capitulation. Je doutai de la ſincérité de Mr. Dubois. J'avois vû dans la Baronne des diſpoſitions aſſez ardentes pour penſer qu'elle ne s'amuſeroit pas à de froids préliminaires, ſi mon Oncle ſçavoit profiter des momens; peut-être avois-je puiſé cette opinion dans le fond de mon caractere: quoiqu'il en fût, jé croyois que Mr. l'In-

tendant m'en impoſoit, & que l'avanture étoit décidée; je prétendis m'en éclaircir dans le moment. Ma Mere étoit alors en tiers avec nous; je lui fis un ſignal qui lui marqua de ſe retirer. Depuis long-tems je l'avois miſe avec moi ſur un ton de ſoumiſſion & de docilité; elle obéit. Auſſitôt que je fus ſeule avec Dubois je l'agaçai; j'attendois la preuve que je cherchois de ſa nonchalance ou de ſon ardeur, mais je fus convaincue par ſes tranſports répetés, que Madame Dolbek ne m'avoit encore fait aucun tort. Après avoir ſatisfait ma curioſité en cette partie, j'exigeai qu'il me dit à quel dégré de ſentiment il ſe croyoit dans le cœur de la Baronne, quelle avoit été ſa reception & leur entretien. Il ne ſe jugea pas coupable d'indiſcrétion en me le révelant; cela ne devoit point être un miſtere pour moi.

C'eſt Mr. Dubois qui va parler.

J'ai trouvé Madame Dolbek ſeule dans ſon appartement, me dit-il, hé bon jour Mr. Dubois! s'eſt-elle écriée, avec un air aiſé, qui ſembloit ne marquer que de la bonté, & une ſimple envie de me faire connoître qu'elle me permettoit de la voir librement & ſans contrainte. Sans une affe-

ctation

ctation trop composée, j'ai montré du respect, & ne me suis assis que par ses ordres. J'ai pris même une chaise placée à quelque distance du fauteuil qu'elle occupoit, non, non, m'a-t-elle dit, mettez vous ici, en me montrant un autre fauteuil, placé tout près du sien. J'ai paru m'en deffendre par un geste respectueux. Je haïs les façons, Mr. Dubois, a-t-elle continué d'un air obligeant, venez, mettez-vous là? Approchez-vous donc? Enfin j'ai obéi. Malgré la familiarité à laquelle elle m'invitoit par ce début, tout mon maintien a cependant marqué une profonde vénération pour elle. J'ai paru ne me souvenir des distinctions particulieres qu'elle avoit eûes hier au soir pour moi, que pour la respecter davantage, par-là je lui prouvois que je n'avois rien démêlé de ses sentimens, & que je n'attribuerois la maniere obligeante dont elle me traitoit qu'à une bonté qui lui étoit naturelle. Je vais m'amuser comme une Princesse cet aprèsmidi, a poursuivis la Baronne (car je prétens, que vous la passiés avec moi toute entiere) vous arrivez de Paris, vous avez de l'esprit & par conséquent vous me direz mille jolies choses qui me divertiront infiniment. Dans l'in-

l'inſtant, elle a ſonné une petite cloche; un Laquais a paru; & elle lui a ordonné de dire à tous ceux qui ſe préſenteroient à ſa porte, qu'elle étoit ſortie. J'ai dans la tête d'apprendre cette chanſon, a-t-elle ajoûté, en la préſence du Laquais, en me regardant avec un ſourire, je ne veux point être interrompue; le reſte du jour à peine ſuffira pour que je puiſſe la chanter paſſablement; le Laquais s'eſt retiré. Il faut un prétexte avec ces canailles-là, m'a dit la Baronne, mes gens trouveroient extraordinaire que je ne reçuſſe perſonne aujourd'hui pour demeurer ſeule avec vous; mais la raiſon leur paroîtra valable, ils ſçavent que j'aime extrémement le chant, ils me croiront avide de ſçavoir quelque air nouveau que vous ſçavés, & que je veux apprendre, cela eſt tout ſimple.

Cette conduite, pourſuivit Mr. Dubois, me prouvoit évidemment que j'avois bleſſé ſon cœur, & qu'elle avoit des deſſeins pour moi. Pour ne point paroître neuf en bonne fortune, je me ſuis propoſé d'hazarder quelque galanterie dans la ſuite de ce tête à tête, & de ne pas riſquer une entrepriſe totalement déciſive, dont la précipitation

pou-

pouvoit déplaire. Cela dépendoit du caractere de la Baronne que je ne connois encore qu'imparfaitement, & qui m'étoit moins connu pour lors. Les femmes mêmes les plus empressées pour la satisfaction de leurs desirs, sont souvent fachées d'être trop tôt réduites au point de ne rien refuser, & celles qui ont le plus d'envie de faire connoître leurs sentimens & leurs penchans, craignent quelquefois d'être pénétrées. Sur ce principe je pris le parti d'agir avec art, & ménagement, voyant la Baronne dans le goût de me faire des avances, j'en attendis de plus fortes, pour jouer ensuite plus sûrement le rôle qu'elle sembloit exiger de moi. J'ai senti que rapport à la difference de nos conditions, je ne devois lui faire entendre que j'aspirois à sa conquête, que lorsqu'elle m'auroit montré clairement qu'elle essayoit de faire la mienne. A cet effet, j'ai fait voir en conservant toujours des manieres respectueuses, une contenance assurée, satisfaite, qui désignoit un homme pénétré du bonheur dont il jouissoit, & qui sembloit se flatter même de quelque chose de plus heureux. Sans fatuité, j'ai fait l'aimable, j'ai semé des graces dans mes expressions,

dans

dans le ſon de ma voix, & juſques dans les mouvemens de mon corps. Madame Dolbeck m'étudioit, m'applaudiſſoit & paroiſſoit ravie. Notre converſation d'abord a été indifferente, je l'ai faite rouler ſur la conſtruction de l'appartement où nous étions, ſur les meubles dont il étoit orné, ſur pluſieurs peintures qui le décoroient. Cela m'a donné lieu de parler de pluſieurs Edifices de Paris, de leur magnificence intérieure. Je me ſuis enſuite jetté dans la narration de quelques avantures particulieres, conformement à ce qu'elle m'avoit dit que j'aurois mille jolies choſes à lui raconter, puiſque j'arrivois de cette Capitale. Après m'avoir écouté quelque tems avec attention, elle m'a prié de lui raconter quelque choſe où j'euſſe eu part; cela m'interreſſera davantage, me dit-elle; j'ai fait attention à ce peu de mots, pourſuivit Dubois; (cela m'interreſſera d'avantage) prononcé d'un air preſque tendre, ajoûta-t-il, ſignifioit bien des choſes dans cette occaſion.

Joignant ce diſcours à tout ce qui l'avoit précedé; je conclus avec moi-même que j'étois au moment où je pouvois m'émanciper. Je ſuis donc aſſez heureux, Mada-

Madame, repliquai-je en la regardant fixement, & affectant une ſituation de cœur agitée de quelque trouble, pour que vous preniés quelque intérêt aux événemens qui me ſont arrivés. Oui, Mr. Dubois, repartit la Baronne, avec une tranquillité composée, & feignant de ne pas s'appercevoir de l'attendriſſement que j'avois mêlé dans ma replique. J'eſtime le mérite, pourſuivit-elle, vous en avez infiniment. Je ne ſuis donc point indifferente à ce qui vous touche. Alors, continua l'Intendant, je lui ai raconté pluſieurs avantures que je ſuppoſois m'être arrivés. L'amour & la galanterie en ont fait les principales circonſtances; je m'y ſuis toujours traduit comme un Amant malheureux & maltraité. Le pauvre garçon, s'écrioit Madame Dolbek: lorſque je lui peignois les rigueurs & les maux que je feignois d'avoir eſſuyés. Quelle injuſtice! ajoûtoit-elle, quel caprice! Vous ne méritéspoint un pareil ſort. Vous me plaignez, Madame, reprenois-je, que je ſuis heureux! Que cette pitié charmante me dédommage amplement de tout ce que j'ai ſouffert! J'ai hazardé de lui prendre la main; elle ne s'eſt point offenſée de cette liberté, & j'ai baiſé en ſoupirant, cette belle

belle main qu'elle m'abandonnoit. Mr. Dubois, m'a t-elle dit alors, en riant amiteusement, le souvenir de ces ingrates devroit-il vous causer des transports? Au contraire un juste dépit auroit dû les bannir de votre mémoire. Ah Madame, ai-je reparti, que vous faites une fausse application du mouvement qui m'est échappé! ces derniers mots étoient clairs, Madame Dolbek les a compris; elle a baissé les yeux, rougi, soupiré, ensuite elle m'a regardé fixement d'un air languissant; elle a tiré sa tabatiere, m'a offert du tabac, en a pris d'une façon distraite. Tout cela s'est fait en silence. J'ai affecté de rêver pour donner le tems à mes dernieres paroles d'opérer sur son esprit, & sur son cœur tout l'effet que j'en attendois. Il me sembloit qu'elles renfermoient un avœu tendre rempli de ménagement, puis feignant de revenir de ma rêverie. Ecoutez Madame, ai-je poursuivi, voici la derniere avanture qui m'est arrivée, elle est aussi triste que singuliere. Le hazard m'ayant procuré un libre accès chez une femme de condition qui n'avoit plus d'Epoux, j'en devins amoureux. Les efforts de ma raison, pour vaincre un penchant qui ne me promettoit rien d'heureux,

par

par la difference que le sort avoit mis entre nous, furent inutiles. L'ayant combattu vainement, je m'y livrai. Je n'osois déclarer ma flâme à cette aimable Veuve, craignant qu'elle ne me deffendit de la voir. L'élévation de son rang, la connoissance de ma médiocrité m'arrêtoient. Je renfermois mon amour dans mon cœur. Quelle simplicité! dit alors Madame Dolbek en haussant les épaules sans me regarder. Je poursuivis en affectant de ne pas m'appercevoir de sa réflexion. Je l'évitois, je la fuyois, continuai-je, elle fit attention au changement de ma conduite à son égard, elle m'en fit des reproches avec bonté, & me demanda, pourquoi je paroissois chez elle plus rarement depuis quelque tems. Cette curiosité obligeante pensa me déterminer à lui faire l'aveu de mes sentimens, mais retenu par le respect & la crainte d'un traitement digne de mon audace, j'alléguois de faux prétextes, & dans ces momens, je lui laissois voir un trouble, une langueur, un abbattement tendre, qui lui fit enfin soupçonner que je l'aimois. Je connus qu'elle avoit déviné mon amour. Ma joye fut inexprimable, en voyant que loin de me marquer du mépris & de la

froideur, elle me traittoit avec des attentions recherchées. Alors je me rendis chez elle fréquemment, & lui fis régulierement ma cour. Son visage à mon abord montroit sans variation; une sérénité charmante. Elle oublioit volontiers avec moi de courir après les amusemens qu'elle s'étoit proposée, sans ennui elle me souffroit auprès d'elle des journées presque entieres. Me jugeant assez bien insinué dans son esprit & dans son cœur, pour lui déclarer ma tendresse, j'en fis l'aveu. Pourquoi t'avise-tu de m'aimer, mon pauvre Dubois, me répondit-elle tendrement; quel est ton but! Me crois-tu foible & insensée? Elle étoit émûe en s'expliquant ainsi. Renonce à ton projet, mon cher Dubois, continua-t-elle, en portant doucement sa main sur la mienne, & me regardant avec des yeux vifs & perçans. Ne m'aime point pour ne pas m'obliger à t'aimer: mes devoirs, la vertu, la raison, tout s'oppose..... Je ne lui donnai pas le tems d'en dire davantage; cette maniere de se deffendre contre mon amour, cette façon de s'exprimer, ne m'aime point, mon pauvre Dubois, pour ne pas m'obliger à t'aimer, me parut si agaçante, que

j'eus

j'eus la témérité de lui couper la parole par d'amoureux transports. Ils ne furent point rébutés. J'allois être le plus heureux de tous les Amans, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit. Quelle apparition fatale! Dans quel saisissement de douleur, & de desespoir ne tombâmes-nous pas l'un & l'autre? Un Amant de cette tendre Veuve ayant soupçonné ma flâme, avoit mis une femme de Chambre dans ses intérêts; elle l'avoit informé que je voyois souvent sa Maîtresse sans témoins. Mon jaloux Rival l'avoit par des présens engagée de se cacher dans le cabinet, pour apprendre par lui-même, quel étoit le sort de mon cœur; c'étoit enfin ce Rival lui-même qui venoit interrompre nos plaisirs. Ma belle Veuve sans résistance, ne mettoit plus de bornes à nos désirs. Il me surprit lié dans ses bras, elle dans un desordre voluptueux, moi dans une attitude convaincante. Sa vûe suspendit l'action, qui commençoit à s'engager. Nous demeurâmes immobiles & déconcertés. Soit que mon Rival fût guéri de sa passion par le point de vûe qui frappoit ses regards, soit qu'il jugea que la raillerie convenoit mieux que la fureur dans ces circonstances, il prit le ton ironique, & s'adres-

s'adressant à la Veuve, il lui dit ce peu de mots en se retirant. Ne m'en rendez pas le temoin, Madame, donnez-moi le tems de m'éloigner. Il partit, mon aimable Veuve fondoit en larmes. J'allois le suivre pour le punir de son indiscrette curiosité, lorsqu'elle m'arrêta, en me priant de ne pas l'abandonner à elle-même, dans l'état où cette avanture la réduisoit. J'obéis trouvant cet événement sans remede, elle eût assez de force d'esprit pour prendre son parti, elle chercha sa consolation dans mon amour. Nous donnâmes aux idées du témoin qui nous avoit surpris, toute la réalité qu'elles avoient dû prendre dans son imagination; & ma charmante Veuve fut du sentiment de ne rien perdre du fruit de ses soupçons, & d'en compenser l'amertume par la douceur.

Un Frere de cette Veuve fut instruit de notre intelligence, par un Billet anonime, dont mon Rival sans doute étoit l'Auteur: il essaya d'en tirer une sanglante vengeance. Sous des prétextes, je fus attiré dans une Maison inconnue, située à l'extrémité d'un des Faubourgs de Paris: j'y fus reçu par une vieille Femme, dont la phisionomie me déplût d'abord: cette Femme m'intro-

duisit dans une petite Chambre, m'y laissa seul en me priant d'attendre un moment; alors mille idées sinistres assiégerent mon esprit, présage du malheur où j'allois être exposé, je me repentis de m'être rendu si facilement & sans prévoyance dans cette Maison; j'ouvris la porte pour me retirer, mais je fus arrêté par cinq Hommes, entre lesquels je reconnus le Frere de ma Maîtresse, je mis l'épée à la main inutilement: on me désarma dans le moment même, je fus deshabillé avec une vîtesse suprenante. J'ignorois le sort qui m'étoit préparé: par mes prieres & par mes larmes, je tâchai de fléchir les Barbares, que je voyois disposés à ma perte: leurs cœurs infléxibles furent sourds à mes cris. On m'étendit sur une table, & je vis un appareil mille fois plus cruel que celui de la mort; enfin je m'apperçus que l'on vouloit me dégrader de la qualité d'Homme, & ne m'en laisser que la ressemblance.

A cette partie de ma narration, Madame Dolbek fit un cri qui m'interrompit. Je tremble pour vous, me dit-elle, achevez: elle me regardoit alors avec des yeux pleins d'inquiétude, elle cherchoit à déviner la suite de mon Histoire, elle avoit un air

intéressé pour elle même à ce dénouement : son visage marquoit de la crainte, de la pitié, de l'incertitude & du dépit. Devenu plus hardi par la découverte que me procuroient ces mouvemens, je poursuivis en ces termes.

Le projet barbare de mes Ennemis, fut sans succès, Madame, continuai je, la clameur de mes cris contre toute espérance, m'attira du secours ; je suis encore tel que la nature m'a formé, j'ai fait alors avec effronterie une démonstration évidente, poursuivit M. Dubois. Vous abusez de ma bonté, a repliqué la Baronne, en détournant les yeux : finissez votre Histoire, & cessez une liberté qui m'offense ; en s'exprimant ainsi, il n'y avoit rien d'imposant dans le son de sa voix, au contraire, elle étoit émûe, & j'y lisois clairement le trouble de ses sens. Dans cette situation, je l'ai pressée dans mes bras ; cessez, me dit-elle avec tant de fermeté, je le veux, je l'ordonne ; craignez que quelqu'un ne soit caché dans ce Cabinet ; si j'y voulois consentir, poursuivit-elle, en s'adoucissant ; il nous faudroit d'autres mesures, en m'obéissant, méritez que je vous pardonne. Ses yeux m'ont fait connoître que l'occasion ne

lui

lui paroissoit point favorable, & que sa deffense dans ce moment n'étoit point affectée: trouvant que ma bonne fortune étoit suffisamment avancée par cette maniere de se refuser, j'ai pressenti qu'elle vouloit elle-même préparer & déterminer l'instant. Obligé de retenir les transports décisifs, je me suis borné à un effort préliminaire, & j'ai cueilli avec assez de liberté quelques faveurs, dont elle sembloit partager avec moi l'amusement. Sa complaisance irritoit mes desirs, j'ai fait une nouvelle tentative, elle s'est dérobée à mes emportemens par la fuite: j'ai demeuré seul dans sa chambre. Ayant en vain attendu son retour, je me suis retiré moi-même avec l'espérance que ma victoire n'étoit point éloignée, que la premiere entrevûe en consommeroit le triomphe.

Cela est fort bien, Mr. Dubois, repris-je, lorsqu'il eut fini ce détail. Je prévois que vous m'allez faire beaucoup d'infidélités, mais ne vous occupez pas si fort de votre intrigue, que vous ne me fournissiez bientôt l'occasion de me venger; je vous abandonne volontiers à Madame Dolbek, pourvu que vous ne me laissiez pas longtems dans l'oisiveté. Intriguez vous, pour-

 suivis-

ſuivis-je, pour me trouver quelque occupation de goût qui me dédommage de votre perte.

Il m'aſſura que la paſſion n'entrant point dans le commerce qu'il alloit lier avec la Baronne, il ſeroit toujours en état d'agir en ma faveur, & d'exécuter ſelon les occaſions qui s'offriroient, tous les projets de manége & de galanterie que nous avions tramés.

Le lendemain jour de répétion d'une Comédie nouvelle, l'Intendant fit deux obſervations, dont il tira des conſéquences favorables. Il remarqua que je fus lorgnée de deux hommes qui ſe trouverent à cette répétition. L'un & l'autre rechercherent ſon entretien, lui parlerent avantageuſement de ma conduite, firent l'éloge de ma figure, & vanterent mes talens. Mr. Dubois en qualité d'Oncle répondit modeſtement. L'un de ces deux perſonnages étoit un vieil Officier de Cavalerie retiré du ſervice, qui mangoit à Lille un aſſez gros revenu, dont il jouiſſoit. Dans l'oiſiveté de la paix, il avoit partagé tout ſon tems entre l'amour & la table. Perſuadé que la vertu des femmes qui ſe piquent de ſageſſe, n'eſt qu'un compoſé de grimaces & d'affectations, il

il n'avoit jamais voulu se donner les soins qu'il faut prendre pour les ranger à certaines complaisances, il trouvoit de la folie à solliciter long-tems par des soupirs & des assiduités, un plaisir qu'il étoit aisé de trouver avec des beautés plus traitables. Il railloit la constante application des Amans. pour réduire un cœur rébelle en apparence, qui brûloit sécrettement de se rendre, & il méprisoit d'être l'esclave d'une beauté capricieuse qui fait achetter par des tourmens, des faveurs qu'elle voudroit avoir accordées. Dans ce principe il avoit toute sa vie préféré le commerce de ces femmes de bonne foi sur leurs propres désirs, qui conviennent avec franchise que le solide plaisir n'est que dans les amusemens de la volupté. Regardant ce que l'on appelle sentiment & délicatesse en amour, comme une erreur d'un esprit peu formé, il cherchoit des réalités faciles avec celles qui se déterminent familierement dans une premiere entrevûe.

Ma conduite reguliere depuis que j'étois à Lille, ne devoit cependant pas le flatter d'un prompt succès auprès de moi. Mon éloignement pour la galanterie avoit du paroître si évident, qu'il pouvoit craindre

de ne pas trouver les facilités qu'il esperoit. Mais soit que le caractere de Comédienne fut dans son esprit un titre de galanterie déclarée, soit qu'il se fût déja proposé de me faire des offres trop avantageux pour lui résister, je vis clairement dès lors qu'il avoit des vûes sur mon compte.

L'autre personnage dont je fus également lorgnée, & qui cherchoit à s'insinuer dans l'esprit de Mr. Dubois, étoit un jeune homme de Paris riche & revêtu depuis peu d'une charge de finance, qui venoit recueillir à Lille la riche succession d'un vieil Oncle usurier, que l'avarice, autant que les infirmités, avoient lentement conduit au tombeau.

L'Intendant en conservant toujours l'air d'honnête homme qu'il avoit emprunté, se rendit sociable à ces deux Amans. Il leur dit des choses honnêtes, parut complaisant, montra de l'esprit, parla politique au Guerrier, flatta le Financier par des politesses distinguées. J'examinois cette manoeuvre; & je connus d'abord que Mr. Dubois formoit des desseins sur ces deux personnages. Je m'approchai de lui sans affectation. Le Militaire & le Financier montrerent à mon abord un air de satis-

faction. Je nommerai le premier Mr. Doubrigny, & l'autre Mr. Poupard; tous deux sans soupçonner leurs sécrettes intentions me marquerent de l'empressement. Poupard me sembla fort neuf, mais Doubrigny, quoique vieux, avoit dans le geste & la conversation tout le brillant & toute l'activité d'un jeune Professeur de coulisses. L'Intendant me laissa seule avec eux, & s'éloigna de quelques pas en prenant le prétexte de parler à un Acteur de la Troupe. Le vieux Militaire plus hardi que le jeune Poupard saisit ce moment pour me dire beaucoup de petites choses badines & familieres. Comme elles n'avoient rien d'indécent, je les souffris. D'ailleurs son âge m'autorisoit à feindre de le regarder sans conséquence, ou du moins de lui tolerer plus de liberté qu'à tout autre. Le timide Financier avoit au contraire une contenance fort embarassée. La présence de Doubrigny lui imposoit, & il se bornoit à me parler des yeux un langage que je trouvois très fade. Le vieux Guerrier profitant toujours de l'absence de mon Oncle s'émancipoit de plus en plus. Il éguayoit l'entretien en y sémant les plaisanteries les plus vives. Ma gorge qui par un petit artifice

tifice secret paroissoit assez bien placée, arrêtoit fréquemment ses regards, il affectoit cependant de douter qu'elle eût cette qualité essentielle que l'on ne peut connoître que par le toucher: il voulut me forcer doucement à s'en convaincre lui-même. Je l'éloignai avec une gravité corrigée par un demi-sourire. Malgré ma défense, le téméraire s'en éclaircit en un instant, mon corps de baleine étoit lassé de fort près, cela me servit, j'eus la malice de m'enfler un peu dans ce moment, il me trouva tous les agrémens d'une gorge vestale. Je le quittai brusquement en feignant de me facher; elle est charmante, elle est sans prix, je vous en offre cinquante loüis, je payerai plus libéralement encore vos autres charmes, si vous voulez me les abandonner. Feignant de ne rien entendre de sa proposition, je m'approchai de Mr. Dubois, qui ayant vû toute cette manœuvre, affecta de n'avoir rien remarqué. Pour ôter tout soupçon à Mr. Doubrigny, lorsqu'il se fut apperçu de ses empressemens trop marqués pour moi, il lui parla avec la même franchise, & la même politesse. Le Militaire qui n'étoit pas moins rusé que l'Intendant, crut que Dubois étoit commode,

mode; ou qu'il avoit trop de confiance en moi, pour s'arrêter à faire des observations sur ma conduite. Dans cette façon de penser, il continua toujours de me dire en sa présence de ces choses obligeantes & badines, que les hommes débitent aux jeunes Actrices, lorsqu'ils ont dessein de leur plaire. Après la répétition, il pria mon faux Oncle de le venir voir quelquefois. On m'a dit que vous aimiez la musique, lui dit il, j'en suis fol, j'ai des amis qui ont le même goût, ils seront charmés de vous connoître ; venez, nous nous amuserons & nous varierons nos plaisirs par quelques bouteilles de vin de Champagne. L'Intendant auquel il indiqua sa demeure, lui promit de lui rendre au plûtôt ses devoirs. Nous nous séparâmes. Il nous fut aisé de déviner que Doubrigny cherchoit à l'attirer dans sa maison, pour se procurer un accès dans la mienne.

Cherchant des yeux Mr. Poupard qui avoit disparu, je le vis qui s'entretenoit avec ma Mere dans une loge éloignée. Je marquai par un signe de tête à ma chere Maman, que j'allois sortir avec mon Oncle; & qu'elle nous rejoignit pour nous rendre ensemble au logis; mais par un

mou-

mouvement de tête que je compris au mieux, elle me fit entendre qu'elle avoit des raisons pour demeurer encore quelque tems, & que je pouvois partir sans l'attendre. Sure qu'elle n'agissoit ainsi que pour une cause légitime, je sortis seule avec l'Intendant. Un quart d'heure après notre arrivée chez moi, ma chere Maman parut accompagnée de Mr. Poupard. Voilà, nous dit elle, un Cavalier fort sage & fort aimable que je vous présente. Nous passons des jours trop sérieux, continua t-elle, il m'ennuye de vivre sans société. On nous croira des ours, si nous nous opiniâtrons à ne voir personne; cela est ridicule. Le commerce d'un jeune étourdi seroit contraire à la vie simple & unie que nous voulons mener: mais un homme sage, comme Mr. Poupard, d'un caractere tranquille, ne peut jamais nous faire repentir de l'avoir reçû quelquefois ici. Par préférence à tous ceux ausquels j'ai refusé l'entrée de la maison, je vous l'amene, poursuivit ma Mere; il veut bien souper frugalement avec nous.

Le novice Poupard remercia respectueusement ma Mere d'une préférence si flatteuse. Mr. Dubois sans un air d'empressement ni de chaleur, le reçût avec beaucoup

de

de civilité, & je le traitai avec un air de satisfaction mêlé de façons vives & modestes. L'Intendant soutint toujours dans la conversation le caractere d'un homme de probité. Ma Mere dans ses discours affectoit assez naturellement des sentimens inviolablement attachés à la vertu. Je feignois de l'écouter avec attention, & d'adopter sa maniere de penser. Poupard craignant de passer pour un blasphémateur, n'osoit contredire la pureté de sa morale, ni m'engager au relâchement. Surpris de trouver à la table d'une Actrice, des entretiens aussi réguliérement sages, il nous regardoit avec des yeux inquiets & déconcertés, qui me rejouissoient extrêmement. La peur de l'ennuyer & de le dégoûter de notre commerce, par des propos si peu conformes à ses désirs & à ses intentions sur moi, nous fit quitter la morale. Mon Oncle m'ordonna de chanter, ce que je fis (sans m'éloigner de la décence) avec tout l'art dont je suis capable. L'amoureux Pourpard tomba dans le ravissement. J'achevai de l'accabler, en lui adressant par mes chansons, les paroles les plus tendres & les plus passionnées. En contenant cet air mutin que j'ai naturellement à table, lorsque je veux

pousser

pousser le plaisir jusques à la licence, je laissai échapper habilement par mes yeux, & par mon geste quelques saillies d'humeur & de goût portés vers la volupté. Poupard quoique neuf s'en apperçut. Il me crut vertueuse par les principes d'habitude que je recevois de ma Mere & de mon Oncle; mais il se persuada que n'étant plus retenue par la présence & la sévérité de ces surveillans, le naturel seroit en moi disposé vivement au plaisir de l'amour. Il déguisa cependant cette observation. Mr. l'Intendant informé que ce Financier retourneroit incessamment à Paris, crut devoir en tirer parti brusquement, & me laisser le soin ce même jour d'entrevoir ce que l'on pouvoit en espérer. Pour lui ménager le moment de m'entretenir avec plus de liberté, il feignit quand nous eûmes quitté la table, d'avoir veillé extrêmement tard le soir précedent, & que le repos lui étoit nécessaire. Poupard crut que mon Oncle lui signifioit poliment qu'il devoit se retirer; il alloit prendre ce parti, lorsque l'Intendant le désabusa, en lui disant qu'il ne vouloit pas nous priver si-tôt du plaisir de le voir, que l'heure étoit encore extrêmement bourgeoise, & qu'il pouvoit

veiller encore quelques momens avec ma Mere & moi. A ces mots, il s'excusa de ne pouvoir lui faire plus longtems compagnie, & se retira dans sa chambre. Le Financier jusques alors gêné par sa présence, ne parût pas fâché de son départ. Sa retraite ne lui suffisoit cependant point encore, la présence de ma Mere ne lui étoit pas moins incommode. Un instant après Muscadet vint annoncer à cette chere Maman, que Mr. Dubois la prioit de passer un instant dans son appartement. Je pénétrai la vérité, & que mon Oncle lui vouloit dire qu'elle donnât au Financier le tems & l'occasion d'expliquer ses sentimens & ses desseins. Poupard étoit un Garçon peu entreprenant; mais l'ardeur du tempéramment ému par mes chansons & mes airs agaçans vainquit alors sa timidité. Il se vit à peine seul avec moi, qu'il m'embrassa en gesticulant assez indécemment. Si j'avois suivi mon naturel, j'eusse à ce transport répondu par un transport égal: mais je me souvins que je m'étois faite une réputation de vertu, qu'il falloit soutenir au moins dans cette premiere attaque. Contre mon penchant, je repoussai le Financier avec un air sérieux & irrité, qui le força de se contenir. Je feignois même de

vouloir me retirer. Il m'arrêta par ma robe avec instance, en m'assûrant d'être plus sage, & me priant de l'écouter. Sur ces protestations, je consentis à demeurer. Ma Mere craignant qu'une plus longue disparition suivie de celle de Mr. Dubois, ne fit naître dans l'esprit de Mr. Poupard des idées peu honnêtes sur notre maison, rentra dans le même tems. Elle nous vit le Financier & moi, nous entretenir avec tranquillité à voix basse dans un coin de l'appartement. Ma chere Maman sans nous interrompre alloit çà & là dans la chambre, cherchoit dans des tiroirs, s'occupoit de bagatelles. Poupard me faisoit pour lors avec ingénuité les plus belles protestations. Il m'adoroit, il vouloit être aimé, & payer mon cœur de tout ce qu'un homme riche & libéral peut offrir à une beauté indigente. Quoique ses offres dûssent révolter en apparence une vertu telle que la mienne, je sentis cependant que je devois agir différemment avec lui. Poupard n'ayant que très-peu de tems à demeurer à Lille, il falloit brusquer l'avanture, & ne pas laisser échapper cette bonne fortune. Je parus me familiariser avec ses propositions ; mais par ménagement pour moi même, je feignois de traiter cette matiere

tiere en badinant. Mon badinage le déconcertoit, plus je plaiſantois, & moins il me croyoit diſpoſée à compoſer avec lui ſérieuſement. Ma Mere ſortit par hazard dans ces entrefaites, pour donner quelque ordres de ménage dans la cuiſine. Le jeune Financier plus libre par ſon abſence & par le tour badin que j'avois donné à la converſation, me ſollicita plus vivement de le rendre heureux. Il mit ſur une table près de moi une bourſe de louis qui me parut de bonne grace, & me coula au doigt un diamant fort joli. J'affectai de rire comme une folle de ſa magnificence, comme ſi j'euſſe eu deſſein de le forcer à reprendre ſes dons généreux. Se dépouillant peu-à peu de ſa timidité, ſe croyant en droit par ſon or & ſon diamant qu'il m'avoit abandonnés, de former ſur moi quelque entrepriſe, il me .... je crains de tomber dans le licentieux. Mais comment exprimer cette circonſtance, & ménager la délicateſſe de mon Lecteur ? Il me .... il dérangea d'abord une palatine fort galante, dont ma gorge étoit couverte. Je voulus encore faire le petit dragon de vertu, mais j'étois trop ſuſceptible. Depuis un moment j'avois regardé la figure de Poupard avec plus d'attention. Je lui trouvois quelque

chose de doux, & d'enfantin qui commençoit à me plaire. Son inclination libérale, dont il me donnoit des preuves, aidoit à me séduire. Je crus remarquer en lui quelques traits de ressemblance avec Ridhilles. A peine eus-je fait cette observation, que je ne me connus plus, je perdis de vûe le sisteme de conduite adroite & ménagée, que ma Mere, Mr. Dubois & moi nous nous étions proposés. J'oubliai tous les articles de notre concordat, j'éloignai toute réflexion sur les suites d'une complaisance si précipitée: j'hasardai enfin de perdre par son indiscrétion, s'il publioit ma foiblesse, la réputation que je m'étois faite d'une vertu presque invincible. Sans penser même que je pouvois être surprise par le retour de ma Mere, ou l'arrivée d'un Domestique. Je me livrai sans résistance au mouvement de mes sens qui me dominoit. Poupard malgré sa foible expérience dans ces sortes d'avantures, connut mon trouble & ma situation. Le dérangement de ma palatine, auquel je m'étois foiblement opposée, lui présenta des objets qui occuperent quelques instans ses mains & ses regards, avec une amoureuse vivacité. Voyant que sans obstacle, je me bornois à le prier en béguayant d'arrêter ses

trans-

transports, il chercha des plaisirs plus essentiels. Je ne vis plus rien, selon mon usage ordinaire, je fermai les yeux, & dans un voluptueux silence, l'heureux Poupard me trouva docile à ses desirs : Ma très-chere Mere, qui par le manége politique que nous étions convenus d'observer, ne pouvoit penser que je fusse occupée d'autre soin, que d'allumer habilement les désirs du jeune Financier, entra pour lors dans ma chambre. On jugera de son étonnement, lorsqu'elle vit au contraire que je m'employois agilement pour les éteindre. L'évenement n'avoit rien de mortifiant pour elle; mais conséquemment au ton de vertu que nous avions pris à Lille, elle devoit dans cette occasion saisir le rôle d'une Mere sage & prudente, qui n'avoit pas même lieu de soupçonner la vertu de sa fille. Poupard à son arrivée, presque aussi confus que j'affectois de l'être, se mit entre elle & moi, pour me garantir de la colere qu'il lui supposoit. Je crois l'avoir dit ailleurs, ma Mere a comme moi le don des l'armes. Au lieu d'affecter une indignation furieuse, elle prit le parti d'un saisissement, qui sembloit même lui ôter l'usage de la voix; cela étoit plus sensé, & avoit meilleure

 grace.

grace. Elle tomba ou feignit de tomber presque sans sentiment dans un fauteuil: des larmes fausses coulerent de ses yeux, un mouchoir cachoit son imposture, & laissoit croire qu'elle en répandoit abondamment. Des sanglots ausquels elle donnoit une cadence naturelle, appuyoient encore l'erreur du simple Poupard. L'état de ma chere Maman lui fit plus d'impression, que si elle eut éclatté par la colere, ou par de mauvais traitemens. Il en fut touché de façon, que je crus qu'il se repentoit d'être la cause de sa douleur, & d'avoir séduit la fille d'une Mere si respectable. Cette scêne avoit quelque chose d'extrêmement rejouissant pour moi. En affectant toute la confusion d'une fille surprise en pareil cas. Je riois sécrettement de la simplicité du Financier, & de la feinte consternation de ma chere Maman. Craignant d'éclatter par des ris, je me retirai sous prétexte de cacher ma honte, & de ne pouvoir plus soutenir la présence d'une Mere, que j'avois si cruellement offensée. Poupard qui n'avoit point de désir plus pressant que celui de s'échapper, me suivit. Il remit noblement entre mes mains la bourse qu'il avoit laissée sur la table. Lorsque nous ne fumes

plus

plus ſous les yeux de ma chere Maman, il m'exhorta inſtamment à le ſuivre, & à m'épargner toutes les amertumes que devoit m'attirer la connoiſſance de ma foibleſſe. Il me promettoit de me mettre à couvert de tout ce que je devois craindre de mon Oncle, auquel il ſuppoſoit que ma faute ne ſeroit pas long-tems cachée. Il m'aſſûra qu'il me feroit à Paris un ſort aimable & ſolide, & qu'il m'y mettroit honnêtement dans mes meubles, que je ſerois enfin ſa Sultane favorite, & le premier objet de ſes menus plaiſirs. Non, lui répondis-je, avec la tendre douleur que je devois montrer dans ces circonſtances, & prenant le ton d'une veſtale nouvellement dégradée : Non, je ne veux point me rendre encore plus criminelle, oubliez-moi. Quel inſtant fatal, pourſuivis je, avec exclamation ! Il m'a rendu pour toujours malheureuſe ! Ne penſez pas, ajoûtai-je, que vous ne devez ma foibleſſe qu'à ce ſeul moment. Vous ſeriez dans l'erreur, je vous aimois en ſécret. Depuis que je vous vois aux ſpectacles, j'ai ſenti pour vous, tout ce dont vous devez être convaincu, par les preuves que vous venez de recevoir. Hélas ! continuai je, outre les juſtes reproches, & le mépris

 qu'il

qu'il me faudra supporter de ma Mere & de mon Oncle. Souffrirai je encore les railleries du public par votre indiscrétion?

Par ce discours assez suivi, & prononcé volubilement avec des yeux mouillés de larmes, je lui parus mille fois plus aimable. Il y trouva de la vertu, du trouble, une crainte bien fondée, un juste soin de ma réputation, & tous les mouvemens enfin qui devoient m'agiter naturellement pour lors. Il me protesta par mille sermens, qu'il étoit le plus discret de tous les hommes, & qu'il n'auroit jamais la vanité de publier mes bontés; pour m'obliger à prendre la bourse que je feignois de refuser, il prit le prétexte que ma Mere irritée me refuseroit peutêtre bien des petites choses, qui me seroient nécessaires pour ma parure, ou ma commodité. Une raison aussi judicieuse m'obligea de la prendre, lorsqu'au nom de son tendre amour, il m'eût encore supplié plus d'une fois de l'accepter.

Ceci se passoit sur l'escalier; ma Mere étoit seule dans la chambre d'où nous étions sortis. Quoiqu'elle soupçonnât que Poupard s'entretenoit encore avec moi, elle crut devoir paroître. Je feignis un tremblement notable, lorsqu'elle me surprit encore

core avec lui. Elle affecta d'être offensée de nous trouver ensemble, ne continuez pas à m'outrager par une plus longue résidence ici, lui dit-elle, d'un ton assez imposant. Et vous, ajoûta-t-elle, en me regardant avec des yeux où l'on voyoit un mélange de pleurs, de douleur & de sévérité, suivez-moi dans ma chambre. Poupard fit une profonde révérence & se retira.

Lorsque nous fûmes certaines de son départ, ma Mere rit avec peu de modération de l'état où le Financier & moi, elle nous avoit surpris. Elle se rappella ma premiere avanture avec l'Intendant, lorsqu'elle me croyoit occupée à la recherche de quelques essences qui devoient soulager le Baron de Ménsse, y trouvant quelque similitude avec cet événement, par le peu de soupçon qu'elle avoit formé d'une intelligence aussi anticipée, ma très chere Mere dit mille choses plaisantes sur cette brillante partie de mon Histoire. Ignorant encore quel fruit j'avois tiré de mes faveurs, elle me blâma cependant de m'être rendue refractaire aux loix que nous nous étions imposées, & au réglement de conduite que nous avions formé. Elle supposoit que ma complaisance précipitée pour les desirs de Poupard étoit

contraire aux avantages que nous pouvions tirer de son amour pour moi, mais elle changea de langage lorsque je lui eus fait voir le diamant qu'il m'avoit galamment forcée de prendre, & la bourse qui renfermoit environ cent louis. Ceci parut trop interressant à ma Mere pour differer d'en informer Mr. l'Intendant. Nous passâmes dans son appartement, Déja dans les bras du sommeil, nous interrompimes son repos pour le régaler de l'heureux effet de la visite de Poupard, & de tout ce qu'il y avoit eu de comique dans la scéne imprévüe que nous venions de représenter. Les esprits de Mr. Dubois appésantis par le sommeil se développoient trop lentement pour bien comprendre le détail que nous lui faisions avec des saillies d'enjouëment, qui rendoient notre narration plus confuse. L'or du Financier que je fis briller à ses yeux eut seul le crédit de dissiper la létargie de ses sens, & le diamant que je lui montrai dans le même tems acheva de lui rendre toute sa vivacité ordinaire. S'étant mis au fait de l'avanture & de ses circonstances, il fit les plus jolies plaisanteries sur le bonheur de l'amoureux Poupard, qui à si peu de frais avoit fait rapidement la conquête

de

de la vertueuse Frétillon. Nous nous y joignimes par des propos du même genre. On dévine aisément ce qu'en pouvoit dire dans ces conjonctures trois personnes de notre caractere. On m'abandonna sans me prescrire aucunes régles, le soin de conduire & de ménager cette intrigue, puisque je l'avois entamée avec un succès si avantageux.

Le lendemain jour de Comédie, je me rendis au Théatre, l'Intendant m'accompagnoit, Poupard fut un des premiers objets que j'apperçus, il me salua avec une politesse qui avoit quelque chose de tendre & de respectueux ; je lui fis une réverence qui marquoit de l'embarras & de la timidité. Mon Oncle l'aborda d'un air de connoissance, comme un homme avec lequel il avoit soupé le soir précédent, dont il ignoroit l'outrage dans ma personne, en me séduisant, & qui par discrétion lui avoit été caché par ma Mere. Le Financier dans ses préjugés m'avoit paru troublé à l'aspect de mon Oncle, mais il se rassura par l'air de confiance avec lequel il en usoit avec lui. Il pensa que les faveurs que je lui avois accordées, étoient encore un mistere pour lui, par la prudence de ma chere Maman.

Ayant

Ayant répondu aux politesses de Mr. Dubois, il vint à moi. Nous étions trop environnés pour nous dire du particulier; il m'entretint de choses générales, & pour lors je lisois dans ses yeux que mes bontés loin d'éteindre sa flamme n'avoient servi qu'à l'irriter. Née vive & tendre, il n'en fallut pas davantage pour me toucher; il dût voir le même sentiment dans mes regards; la multitude qui nous obsédoit s'étant dissipée, nous pûmes nous parler sans être entendus. Sa premiere question fut de me demander de quelle façon ma Mere en usoit avec moi? Séverement lui répondis je, & comme avec une fille chargée d'un crime dont elle ne m'auroit jamais crue coupable, si notre imprudence ne l'en eût convaincuë. Hélas, repris-je, ne devois-je pas penser qu'elle pouvoit nous surprendre! Il m'exhorta avec les instances les plus passionnées, de fuir une Mere, assez peu raisonnable pour ne me vouloir pas souffrir un Amant. Je lui parus ferme à ne pas prendre un parti si violent. Contraint de se borner à me voir quelquefois sécrettement jusques à son départ, je consentis à me prêter aux occasions qui pouvoient naître, autant que le permettoit la vigilance

de ma Mere sur ma conduite. Poupard voulut raisonner sur les mesures que nous devions prendre à cet effet, mais je lui dis de se reposer sur moi, du soin de ménager nos entrevûes; j'ajoûtai que je craignois quelque imprudence de sa part, qui commettroit ma réputation, dont j'étois extrêmement jalouse. Pour le disposer à renforcer ses générosités, je lui fis entendre que la bourse qu'il m'avoit obligée de recevoir, me mettroit en état de faire les frais & la dépense nécessaire, pour engager quelque personne discrette & complaisante à favoriser nos secrets entretiens, ou pour louer sous des noms empruntés, quelque petite maison dans laquelle sans trouble & sans crainte, nous nous livrerions à notre amour. Le généreux Financier, comme je l'avois prévu, ne voulut pas que la bourse qu'il m'avoit donnée servit à cet usage, il me dit qu'elle étoit destinée pour mes besoins particuliers. & qu'il sçauroit me dédommager des frais où j'allois être engagée pour l'arrangement de nos entrevûes. S'il eût eu pour lors une bourse proportionnée à ses nobles intentions, il l'auroit dès ce moment remise entre mes mains.

La

La toile qui dans cet inſtant fut levée pour la repréſentation, nous força de nous ſéparer. Je l'aſſurai en le quittant, que dans peu de jours je lui fournirois l'occaſion de me voir, & je le priai pour ne pas donner de ſoupçons de notre intelligence de ne me marquer en public aucun empreſſement. Le ſoin de ma réputation, l'idée de ma ſageſſe que je voulois conſerver dans les eſprits, la crainte d'irriter ma Mere de plus en plus contre moi, lui parurent de fortes raiſons pour ce ménagement, il l'obſerva avec une régularité charmante. Ce ſimple garçon ne me parla preſque plus que des yeux en public.

Doubrigny parut dans les couliſſes à la fin de la Comédie, il pria l'Intendant de ſouper avec lui. Mon Oncle fut contraint de le refuſer, ayant promis pour ce même ſoir à Madame Dolbeck, qui lui avoit fait dire par un de ſes gens, de ſe rendre chez elle à neuf heures du ſoir. N'y ayant point été invitée, je ſoupçonnai les motifs de la Baronne.

Ma cinquiéme Partie en informera mon Lecteur.

Fin de la quatriéme Partie.

